

**Louis Dantin**

1865-1945

# **Le coffret de Crusoé**

Poésies

Selon la version des Éditions Albert Lévesque,  
Librairie d' action canadienne-française Ltée, Montréal, 1932.

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Volume 30 : version 1.1

Décembre 2001

« J'étais depuis longtemps dans mon île, et toute trace du bateau qui m'y avait jeté avait disparu, lorsqu'un matin la mer déposa sur le sable un coffret aux cercles rouillés, aux planchettes rongées par les vagues; et, l'ouvrant, j'aperçus une masse de feuillets jaunis, aux lignes à peine déchiffrables, où pourtant je reconnus ma propre écriture et des cahiers secrets auxquels j'avais confié les souvenirs et les rêves de ma jeunesse. »

Robinson Crusoé  
Passage inédit.

## Table

<b>I. Chanson grave.....</b>	<b>5</b>
Optimisme.....	6
Les étoiles.....	7
Le nénuphar.....	8
Les berceaux.....	9
Soleil d’hiver.....	10
Petit nuage.....	11
Mosaïque ancienne.....	13
Évocation.....	14
La mort de Champlain.....	16
<b>II. Chanson mystique.....</b>	<b>19</b>
L’hostie du maléfice.....	20
<b>III. Chanson plaintive.....</b>	<b>51</b>
La complainte du coeur noyé.....	52
La triste histoire de Li-Hung Fong.....	59
<b>IV. Chanson folâtre.....</b>	<b>82</b>
La guerre de Cuba.....	83
Retour de chasse.....	87
Pour le journal « La Semaine ».....	90
Sur un exemplaire des « Confessions » de Jean-Jacques.....	93
L’hiver sur la rue.....	97
Fabliau.....	100

Le billet doux du carabin.....	102
Conseil .....	104
Pour des cheveux .....	108
<b>V. Chanson nomade.....</b>	<b>112</b>
Le désert.....	113
<b>VI. Chanson intime.....</b>	<b>120</b>
Âme-Univers.....	121
Noël intime .....	124
Sympathie astrale.....	126
Le château de l'amie.....	128
À une dame de Florence .....	129
À une qui se croit seule.....	131
Sagesse.....	133
À deux amies .....	134
Mon coeur.....	137

## **I. Chanson grave.**

## Optimisme

Rien n'est souffrant ou vil qu'un idéal n'élève  
Et qui n'ait son reflet dans le prisme du Beau:  
L'anémone parfume et fleurit le tombeau  
Et toute fange est d'or quand le soleil se lève.

Tout être déchiré rayonne en son lambeau;  
Toute corruption élabore une sève;  
Dans le cerveau meurtri le chef-d'oeuvre s'achève  
Et dans les nuits du coeur l'incendie est flambeau.

La bataille est riante aux lèvres de l'Histoire  
Et le sang répandu coule en fleuve de gloire;  
L'ais se transfigure aux doigts chastes de l'Art;

Les pleurs sont des rubis dans le vers qui les chante;  
La mort est belle aux sons des harpes de Mozart,  
Et l'enfer est divin dans l'extase du Dante.

## Les étoiles

Par les soirs somnolents d'été, lorsque l'azur  
A bruni ses derniers reflets d'or ou d'opale,  
Chaque étoile, à son rang, dans le ciel vaste et pur  
Arrive, et lentement suspend son flambeau pâle.

Bientôt leurs légions se pressent; d'un vol sûr  
Toutes vont déployant leur splendeur virginale  
Et, sous leurs diamants de feu, l'éther obscur  
Brille comme un manteau de reine orientale.

Étoiles, qui donnez à l'espace des fleurs,  
Des sourires aux nuits, des hymnes au silence,  
Et des rayons à l'ombre et du calme à nos pleurs;

Quand vous montez, la paix pour mon âme commence,  
Car je crois, devinant vos mystiques lueurs,  
Dans vos yeux d'infini lire l'Amour immense.

## Le nénuphar

Le marais s'étend là, monotone et vaseux,  
Plaine d'ajoncs rompus et de mousses gluantes,  
Immonde rendez-vous où mille êtres visqueux  
Croisent obscurément leurs légions fuyantes.

Or, parmi ces débris de corruptions lentes,  
On voit, immaculé, splendide, glorieux,  
Le nénuphar dresser sa fleur étincelante  
Des blancheurs de la neige et de l'éclat des cieux.

Il surgit, noble et pur, en ce désert étrange,  
Écrasant ces laideurs qui le montrent plus beau,  
Et, pour lui faire un lit sans tache en cette fange,

Ses feuilles largement épandent leur rideau,  
Et leur grand orbe vert semble être, au fil de l'eau,  
Un disque d'émeraude où luit une aile d'ange.

## Les berceaux

Dans les berceaux fleuris, encourtinés de soie,  
Sur le duvet léger et chaud comme les nids,  
Les petits sont couchés, par leurs mères bénis,  
Souriant à l'azur où leur regard se noie.

Ils ont la pureté des sommets infinis  
Et leur grâce comme un reflet d'astres chatoie;  
Ils sont le val splendide et calme où se déploie  
L'orgueil des lacs que les fanges n'ont pas ternis.

Mais, captifs de l'extase, ils n'ont pas vu deux spectres  
Surgir aux rideaux bleus, deux rivales Électres,  
Farouches, l'oeil flambant d'un mystère fatal.

C'est la Mort et la Vie: et chacune se penche  
Sur l'ange qu'elle guette; et d'un geste brutal  
Chacune vers soi tire une menotte blanche.

## Soleil d'hiver

Il est midi: dans l'air limpide et transparent  
La lumière se joue et chatoie et rayonne  
Comme au ciel tropical et sur le sable errant  
Des déserts enflammés que la soif aiguillonne.

Mais ici le rayon se heurte en frémissant  
Au grand linceul glacé dont le sol s'environne  
Et la neige, éployant son cristal monotone,  
Le rejette aussitôt vers l'astre éblouissant.

Et le soleil de feu et la plaine de glace  
Sont là, rivaux altiers se défiant en face,  
Se pressant, s'étreignant, corps à corps enlacés;

Sans que l'effort constant lasse leur calme audace,  
Sans que le flocon croûle à la flamme tenace,  
Sans que le rayon cède et dise: « C'est assez ».

## Petit nuage

J'ai vu, dans la splendeur tranquille du couchant,  
Un nuage d'ouate et de pourpre légère,  
Tel un vaisseau dont le fantôme s'exagère  
Sur le fond d'une mer d'améthyste et d'argent;

Tel un voile de gaze impalpable, flottant  
À l'aventure, au souffle fou d'une chimère,  
Ou telle la fumée instable que libère  
Un encensoir sous une brise palpitant.

Le prisme se jouait dans sa frange irisée,  
Et je l'imaginai, sur sa route d'azur,  
Peuplé de rêves doux, d'âmes au geste pur,  
Tout sonore d'oiseaux et gonflé de rosée.

Le soleil descendait, et la lueur rosée  
Se fondit dans un gris-perle de clair-obscur,  
Et le flocon errant, en un contour plus dur,  
Parut là-haut le globe éteint d'une fusée.

Mais soudain l'Atlantique avide engloutit l'astre,  
Et, parmi le fracas horrible du canon,

## Le coffret de Crusoé

Le nuage a vomi, larve atroce et sans nom,  
Un avion sanglant ferré pour le désastre.

## Mosaïque ancienne

La noble Théléa, la fille de Byzance,  
Porte au front la splendeur chaste de ses vingt ans,  
Et ses doigts délicats lustrés de diamants  
Tiennent pour sceptre l'or, la grâce et la puissance.

Or le seigneur Quintus, que toute gloire encense,  
A suspendu son âme à ses cheveux flottants,  
Et l'on verra, ce soir, enivrés de printemps,  
Les jeunes fiancés sceller leur alliance.

Déjà le seuil résonne au pas des coursiers roux  
Et la cithare berce à ses préludes doux  
Les chœurs enguirlandés de jacinthe et de rose;

Mais la vierge s'enfuit en sa cellule close,  
Car elle a dans son cœur choisi pour seul époux  
Le Christ, qui lui sourit dans une apothéose.

## Évocation

Lorsque le soir s'abat sur ton sourcil géant  
Et que, plus fantastique, au bord du flot béant  
    Québec, ta grande ombre se penche,  
Comme portée au vol de vents magiciens,  
Vers toi furtivement l'âme des jours anciens  
    Accourt, mystérieuse et blanche.

Le jour est aux vivants, à ces fils nés d'hier  
Et que demain appelle, et qui de leur pas fier  
    Foulent tes places et tes rues;  
Mais le passé frissonne et flotte dans la nuit;  
Et tu t'émeus à voir, dans ses ombres, sans bruit  
    Glisser les gloires disparues.

Ils sont là tous, tous les héros, tous les vainqueurs,  
Tous les vaincus, tous les martyrs, tous les grands coeurs,  
    Marins, femmes, soldats ou prêtres;  
Et dans tes murs ayant leur cendre pour ciment  
Ils refont chaque nuit mélancoliquement  
    La procession des ancêtres.

Car il faut que leur nom aille aux siècles lointains;

Car il faut que leur race achève les destins  
Dont ils la laissèrent gardienne:  
Ô Québec! si leur vision hante tes soirs,  
C'est pour hausser ton âme et grandir tes espoirs,  
C'est pour que Québec se souviene.

## **La mort de Champlain**

Sur un rocher neigeux, dans un pays perdu  
Que le grand fleuve mire à ses eaux solitaires,  
Le héros, l'oeil hanté de visions austères,  
S'endort, comme accablé de son labeur ardu.

Quelques soldats obscurs environnent sa couche,  
Braves qu'avait gagnés son rêve conquérant,  
Et ces fils éperdus recueillent en pleurant  
Les syllabes d'espoir qui tombent de sa bouche.

Nulle femme ne lui murmure un cher adieu;  
Aucun baiser d'épouse, ou de fille ou d'amante,  
N'attendrit son instant suprême, que tourmente  
La seule passion de la France et de Dieu.

Comme un gage de paix pour l'heure redoutée,  
Un prêtre, compagnon d'oeuvres et de combat,  
Au chevalier pieux offre, sur son grabat,  
Cette croix qu'en ce sol naguère il a plantée.

La stupeur se répand dans la bourgade en deuil,  
Sur les coeurs atterrés l'effroi plane en silence,

Et chacun se demande: « Est-ce notre existence  
Que cet homme en mourant va clouer au cercueil? »

Autour, la forêt vierge et les savanes bleues  
Où glissent le Mohawk et le Tsonnontouan;  
Puis les déserts sans fin, puis le morne océan:  
La France est par delà, si loin, à mille lieues !

Et le calme héros expire sans renom,  
Sans une voix chantant sa pénible épopée,  
Sans savoir si quelqu'un reprendra son épée,  
Sans laisser même un fils pour porter son grand nom.

Mais qu'importe l'oubli lorsque l'oeuvre demeure  
Et qu'au Christ, à la France, un royaume est acquis?  
Mais, au soir des combats, sur le tertre conquis  
Quand flotte le drapeau, qu'importe que l'on meure?

Peut-être à ses yeux clos brille alors le secret  
Des triomphes futurs, des grandes destinées,  
D'une gloire qui vient par delà les années,  
Et, comme sans remords, il tombe sans regret.

À cette heure, bien mieux que le bronze ou la pierre,  
L'avenir, ô Champlain! te consacre un autel.  
Vois ! après trois cents ans, tout un peuple immortel

## Le coffret de Crusoé

Germe sur ton cercueil et vit de ta poussière.

## **II. Chanson mystique.**

## **L'hostie du maléfice**

*Légende Chrétienne*

### **I**

Ce soir-là, le seigneur Guido, comte d'Ystel,  
S'enferma, soucieux et sombre, en son castel,  
Et quand, sous les préaux garnis de vieilles armes,  
L'ombre noire eût tendu son voile solennel,  
Seul, et le coeur broyé, pleura toutes ses larmes.

Or, l'éther s'enivrait des baumes du printemps,  
Et le seigneur d'Ystel atteignait ses vingt ans!  
À l'âge du bonheur les larmes sont amères;  
Plus tard l'âme se trempe, et les pleurs moins brûlants  
En des sillons connus roulent de nos paupières.

Lui, parmi sa détresse et parmi ses sanglots,  
Faisait monter sa plainte en de sinistres flots:  
« Dieu puissant, disait-il, et qui vois ma torture,  
Es-tu donc de moitié dans les cruels complots  
Que trame le destin contre ta créature?

« Berthe, mon seul amour, l'épouse de mon coeur  
Et la fleur de ma vie expire! un mal vainqueur  
La consume et l'entraîne en sa course mortelle;  
Et tu sembles narguer d'un sourire moqueur  
Mon désespoir brûlant qui t'invoque pour elle!

« Dix mois à peine, hélas! comme un jour qui s'enfuit  
Ont passé sur l'éclat de cette ardente nuit  
Où nos âmes chantaient aux fêtes nuptiales;  
Et déjà mon amour, portant son premier fruit,  
M'abandonne et s'enfonce aux ombres glaciales!

« Pourtant je t'ai prié, mon Dieu, d'un coeur d'enfant;  
J'ai ployé les genoux chaque jour, et souvent  
J'ai prolongé ma veille en mes nuits solitaires;  
J'ai prodigué l'aumône aux portes du couvent  
Et j'ai de mes deniers doté deux monastères.

« On m'a vu, mendiant et le cierge à la main,  
Ensanglantant mes pieds aux ronces du chemin,  
Gravir le mont abrupt où celui qui supplie  
Est plus près, disait-on, de ton secours divin,  
Étant plus près du coeur de ta Mère Marie.

« Et j'ai jeûné, souffrant la faim, pour te fléchir,

Et, vieillard à vingt ans, sevré de tout plaisir,  
J'ai condamné ma chair aux rigueurs du cilice;  
Toi, Seigneur, insensible et sourd à mon soupir,  
Chaque jour dans mon coeur tu creusais le supplice!

« Et ma Berthe se meurt!... Ce soir en la laissant  
J'ai deviné l'adieu de son oeil languissant  
Et j'ai senti la mort au froid de son étreinte;  
Sa parole a vibré d'un solennel accent  
Et chacun de ses mots semblait un glas qui tinte.

« O Dieu! non, tu n'es pas le Père de douceur,  
Puisque, par ton décret, le trépas ravisseur  
Nous arrache sitôt les âmes de nos âmes,  
Et puisqu'il me faut voir, hélas! ma tendre soeur  
Se débattre aux replis de ses horribles trames ! ...

« Ah! dût ce cri de rage être à tes yeux pervers,  
S'il était un pouvoir, un être en l'univers,  
Qui voulût compatir à ma peine cuisante,  
À l'instant, en tout lieu, même au fond des enfers,  
J'irais prier, gagner son aide bienfaisante ! »

Or, Guido s'égarait en ces propos hardis,  
Sans songer que l'orgueil n'a que des pleurs maudits  
Et que Dieu reste bon dans sa justice même;

Et tandis qu'il parlait, son ange au paradis  
Fermait, épouvanté, son oreille au blasphème.

Et bien loin de monter vers le trône d'en haut,  
Ses larmes descendaient sous terre, inerte flot,  
Et leurs gouttes sans foi, perçant la vaste couche,  
Lentement s'infiltraient jusqu'au sombre cachot  
Qui scelle des damnés l'éternité farouche.

Lui, s'exaltant aux bruits de son âme en émoi:  
« Pour prix de son salut, dit-il, qui veut ma foi?  
Qui veut que je l'adore et le serve en esclave?...  
Une voix résonna, disant: « Invoque-moi ! »  
Une voix surhumaine, au son étrange et grave.

Le chevalier frémit comme sous un poignard;  
Il se dressa soudain, tout blême, l'oeil hagard,  
Scrutant de tout côté la pénombre effrayante;  
Mais, dans une lueur bleuâtre, son regard  
Ne vit rien qu'une forme indécise et fuyante.

Seulement, près de lui, sur la table posé,  
Était un livre ouvert avec un sceau brisé,  
Un vieux livre rongé par la rouille de l'âge.  
Or, en lettres de feu, le parchemin usé  
Portait écrit: SATAN, à la première page.

Tout chrétien, en tel cas, sans même être dévot,  
Du signe de la croix se fût muni bientôt;  
Mais Guido, fasciné par la vision noire,  
Était déjà captif de l'infernal suppôt,  
Et d'un geste fiévreux il saisit le grimoire.

Le matin le trouva sur le livre penché:  
Il savait les secrets du Prince du péché  
Et comment, au pouvoir des formules magiques,  
La nature livrait son remède caché,  
Comment la mort cédaux nombres fatidiques.

Sa tête était brûlante et son coeur était las;  
Pourtant, quand le soleil, chassant l'ombre d'en bas,  
Mit un rideau de flamme à sa couche déserte,  
Guido se prit à rire et dit, levant son bras:  
« En dépit du Très-Haut tu vivras, ô ma Berthe! »

## II

Pendant trois jours, par le vallon,  
Par la forêt, par la prairie,  
Par la mousse et l'herbe fleurie,  
On vit le chevalier félon  
Promener seul sa rêverie.

Il marchait, le regard baissé,  
Et parfois, se penchant aux franges  
Des ruisseaux, dans les lits de fanges  
Il cueillait, d'un geste empressé,  
Quelque fleur aux teintes étranges.

Ou bien, sous les profonds taillis  
Ténébreux comme des repaires,  
Il allait, soulevant les pierres,  
Et poursuivait dans les fouillis  
La fuite folle des vipères.

Quand la lune au flanc du coteau  
Agrandissait les ombres vaines,  
Guido, la fièvre dans les veines,  
Rentrait, portant sous son manteau  
De larges bouquets de verveines.

Puis il allait, d'un pas tremblant,  
Entr'ouvrir la funèbre porte...  
Là, le corps vaincu, l'âme forte,  
Toute blanche dans son lit blanc,  
Berthe gisait comme une morte.

Et Guide disait: « Mon amour,

Reprends espoir, garde courage!  
Beau lis, tu frémis sous l'orage,  
Mais la fin du troisième jour  
Tout à coup brisera sa rage.

« Sois heureuse et bannis l'effroi,  
Car au flanc des roches voisines  
J'ai cueilli des fleurs, des racines,  
Et j'en veux composer pour toi  
De souveraines médecines. »

Mais elle: « Pourquoi me quitter,  
Ami, quand vient ma dernière heure?  
Ah! plutôt près de moi demeure!  
Car qui donc saurait arrêter  
La mort, si Dieu veut que je meure?

« Pour mon corps tout espoir est vain;  
C'est assez que celui qui m'aime  
À mon âme en langueur extrême  
Procure l'aliment divin  
Qui rend vivante la mort même. »

– « Ce pain que, tu veux pour mourir,  
Moi, je sais qu'il te fera vivre!... »  
Et Guido que l'enfer enivre,

Relisait en son souvenir  
La page exécration du livre.

Quiconque prétend faire honneur  
À Satan, Prince de Lumière,  
Avant tout, que, d'une âme fière,  
Maudissant le Corps du Seigneur,  
Il le foule dans la poussière.

Et tous deux mêlaient leurs douleurs;  
Mais les larmes que fait répandre  
À l'épouse son amour tendre  
Montent: l'époux verse des pleurs  
Las ! qui ne savent que descendre!

Cependant chaque heure, ô tourment!  
Attisait la fièvre brûlante,  
Et, broyant la chair défaillante,  
La mort, sans trêve d'un moment,  
Accomplissait son oeuvre lente.

Lorsque le troisième matin  
Dans les prés ouvre l'églantine,  
On entend là, sur la colline,  
Une cloche au pleur argentin  
Murmurer dans la tour voisine.

Bientôt, aux routes du château,  
Avec son enfantine escorte  
Apparaît un prêtre qui porte  
Sous les plis de son blanc manteau  
La Pain sacré qui réconforte.

L'huis s'ouvre au Mystère de Dieu;  
Déjà, sur son lit de souffrance,  
Berthe a tressailli d'espérance  
Et son coeur au chant de l'adieu  
Mêle l'hymne de délivrance.

Guido, d'un regard frémissant  
Contemple les apprêts mystiques,  
Le missel aux riches dyptiques  
Et le ciboire éblouissant  
De perles et d'émaux antiques.

Bientôt dans les doigts du prier,  
Sous le reflet calme des cierges  
Comme d'angéliques flamberges,  
Rayon pur d'un monde meilleur,  
Brille l'Hostie aux candeurs vierges.

Et la mourante au Pain du ciel

Ouvrant la bouche de son âme,  
Aspire le divin dictame  
Et goûte la saveur du miel  
Avec l'ivresse de la flamme.

Puis le ministre, sur l'autel  
Déposant le sacré ciboire,  
Lui dit la suprême victoire  
Et j'éclat du règne immortel  
Et les délices de la gloire.

Mais tandis qu'au verbe de foi  
Elle entr'ouvre son coeur docile,  
Guido suit un rêve stérile,  
Et soudain, la rage et l'effroi  
Luisent dans son regard fébrile.

Le ciboire est ouvert encor,  
Nul oeil humain ne le protège;  
Seuls les anges lui font cortège...  
L'infâme dans le vase d'or  
A plongé sa main sacrilège!

« Qu'elle est douce, ô mon Rédempteur!  
Votre paix que j'ai ressentie! »  
Murmure une voix amortie.

Dieu! quel écho blasphémateur  
Grince tout bas: « À moi l'hostie! »

Mais quand le traître frémissant  
Triomphe en son âme damnée,  
L'âpre sentence est fulminée  
Par la bouche du Tout-Puissant:  
À mourir Berthe est condamnée.

### III

Ô nuits qui, solitaires,  
Drapez vos noirs replis,  
Que d'étranges mystères  
Sous vos voiles austères  
Passent ensevelis!

Par les sentiers de bourbes  
Voyez glisser là-bas  
L'homme aux prunelles fourbes  
Dissimulant aux courbes  
L'allure de ses pas.

À peine sa main lasse  
Soutient son lourd fardeau.  
Ah! la lune qui passe

A démasqué la face  
De messire Guido!

Comme une âme inquiète  
Il s'avance sans bruit,  
Furtif, dressant la tête  
Si quelque gypaète  
À son ombre s'enfuit.

Sous la voûte des ormes  
Il s'enfonce toujours:  
Mille piliers énormes  
L'entourent de leurs formes  
Hautes comme des tours;

Et par la route obscure  
Ses pas dans les buissons  
Font craquer la ramure  
En un rauque murmure  
Qui donne des frissons.

Soudain au pied d'un chêne  
Au torse rabougri  
Il s'arrête, et ramène  
Un lourd caftan de laine  
Sur son col amaigri.

Puis d'une écharpe blanche  
Il s'entoure trois fois  
Et suspend à sa hanche  
Une dague au fin manche  
Ciselé d'une croix.

Il se penche, il allume  
Au choc de son briquet  
Une torche qui fume,  
Ensanglantant la brume  
De son rouge reflet.

Son oeil alors s'éclaire;  
Une flamme y reluit  
D'espoir et de colère;  
Puis monte sa voix claire,  
Stridente, dans la nuit:

« Satan! Maître! C'est l'heure!  
Archange éblouissant,  
Viens! que ton vol effleure  
Ma prière qui pleure  
De son souffle puissant!

« J'ai, pour les sombres rites

Qui parent ton autel  
Tes plantes favorites,  
Euphorbes, marguerites,  
Pavots au suc mortel.

« Par la lune sereine  
Au tiers de son parcours  
J'ai cueilli la verveine;  
Et la fleur du troène  
À la chûte des jours.

« J'ai la liqueur sacrée  
Qu'au fond des alambics  
Laisse la germandrée  
Et la menthe pourprée  
Et le fiel des aspics.

« Mais, surtout, don plus digne  
De ton regard ami,  
J'ai ce Mystère insigne  
Qui porte sous un signe  
Jésus, ton ennemi.

« Ce Christ, je te le livre,  
Pour qu'enfin apaisé,  
Ton désespoir s'enivre

Du triomphe de vivre  
Après l'avoir brisé!... »

Et Guido, noir fantôme,  
Aux sons échevelés  
D'un bizarre idiome  
Faisait monter l'arôme  
Des sucs ensorcelés.

Soudain, à son prestige,  
Voici des noirs esprits  
La troupe qui voltige  
Et tourne en un vertige  
Sur les fumants débris.

Tel un lacet de fronde  
Tourbillonne en sifflant,  
La fantastique ronde  
Hurle, ricane et gronde  
En son vol affolant.

Leurs yeux dans les ténèbres  
Ont de glauques clartés,  
Et leurs pâles vertèbres  
Claquent en chocs funèbres  
À leurs bonds emportés.

Encor! Encor! la foule  
Sans relâche grandit  
Et plus vite elle roule  
Avec un bruit de houle  
Et s'élance et rugit.

Le chevalier exulte  
En son triomphe vain,  
Et, grisé de tumulte,  
Brandit avec insulte  
Le Symbole divin.

Alors c'est un blasphème  
Éclatant et confus  
Qui de la troupe blême  
Monte en long anathème:  
« À mort! à mort Jésus! »

Et, comme en l'âpre cime  
Où son coeur sanglota,  
Le Sauveur, sous l'azyme,  
Muet, souffre le crime  
D'un nouveau Golgotha.

Le traître sur sa proie

Se jette, ivre d'orgueil;  
Sur le sol qui poudroie  
Il la foule et la broie,  
Et le ciel est en deuil!

Contre la forme blanche  
Que souillent les limons,  
Affamés de revanche  
Se ruent en avalanche  
Tous les hideux démons.

La horde meurtrière  
Poursuit en la bravant  
Par l'herbe et la bruyère  
L'impalpable poussière  
Que disperse le vent.

C'est une sombre orgie,  
Triste, si triste à voir,  
Que la lune rougie  
Tremble et se réfugie  
Sous un nuage noir,

Et que l'oiseau livide,  
Abandonnant son nid,  
Va fuyant dans le vide

Et de son cri stupide  
Épouvante la nuit.

Mais quand la sainte Hostie  
Jusqu'au moindre fragment  
Parut anéantie  
Et que l'eût engloutie  
Au loin chaque élément;

(Ô Justice, qui poses  
Tes bornes en tout lieu!)  
Rompant ses digues closes  
La colère des choses  
Éclate et venge Dieu.

Le sol ému se creuse  
Avec un bruit géant  
Et par l'orbite affreuse  
La troupe ténébreuse  
Rentre au gouffre béant.

Le vent et la nuée  
Font éclater en l'air  
Une vaste huée  
Où vibre accentuée  
La note de l'éclair.

De ses sources profondes  
Le ciel à larges flots  
Précipite ses ondes  
Comme si tous les mondes  
Épanchaient des sanglots.

Guido, tremble, tout pâle,  
Et, d'une froide main,  
L'épouvante fatale  
Serre sa gorge, où râle  
Un effroi surhumain.

Parmi les troncs fantômes  
Il erre dans la nuit,  
Croyant voir sous leurs dômes  
Le noir essaim des gnomes  
Qui toujours le poursuit.

Il va, brûlant de fièvre,  
Et tout l'espoir maudit  
Dont son âme de sèvre  
Fait monter à sa lèvre  
Un nom, cent fois redit...

## IV

Frêle fleur qu' étreint la sombre agonie,  
Berthe est là qui pleure et prie en tremblant.  
Être seule, ô Dieu! devant l'ironie  
De la mort qui veille au pied du lit blanc,  
Fixant ses grands yeux d'horreur infinie!

Chercher l'être ami qui de son baiser  
Rendrait à la nuit un reflet d'aurore  
Et la vie au coeur prêt à se briser:  
Ne voir que la mort, monstre qui dévore  
Et tend ses deux bras pour vous embrasser!

Être seule à l'heure où tout se consume  
De ce qu'on rêva, de ce qu'on chérit,  
Comme disparaît, noyé dans la brume,  
Un clair paysage où le ciel sourit:  
Être seule alors, ô l'âpre amertume!

« Frère de mon coeur, ne viendras-tu pas  
Calmer dans l'effroi ta pauvre épousee?  
Déjà de mon sang le fatal trépas  
Vide jusqu'au fond la coupe épuisée,  
Et j'écoute en vain le bruit de tes pas... »

Mais nul son n'émeut la dalle muette :  
Seul le craquement triste des vitraux  
Sous les gouttes d'eau que le vent fouette;  
Et, tandis qu'il gronde autour des créneaux,  
L'orage envahit son âme inquiète.

Vertige sacré de ceux qui s'en vont,  
Le délire approche, et dans sa prunelle  
Allume l'éclair, et met sur son front  
De vagues reflets de l'aube éternelle  
Où l'âme bientôt verra jusqu'au fond.

Ses bras agités chassent des fantômes,  
Et sa voix s'élève, éclate et frémit  
En des cris d'appel, en des chants de psaumes,  
En accents plaintifs où vibre et gémit  
Le son précurseur des mortels symptômes.

La grêle au dehors verse avec fracas  
Ses torrents glacés sous la nuit sans lune;  
La foudre, tantôt sonne comme un glas,  
Et tantôt crépite et court sur la dune  
Comme un rire amer aux cruels éclats.

Et toujours la fièvre autour de sa proie  
Tisse plus serré le brûlant réseau,

Toujours alourdit le poids qui la broie  
Et fait plus intense, et rive au cerveau  
La vision sombre où son oeil se noie.

« Guido, cruel maître et coeur sans merci!... »  
Mais Berthe soudain, d'un effort suprême,  
Se dresse en fixant le seuil obscurci;  
Et Guido paraît, chancelant, tout blême,  
Déchiré, livide, et d'horreur transi.

Dès qu'il aperçoit l'épouse mourante,  
Haletant d'angoisse, il s'est élancé:  
Mais elle, élevant sa voix délirante,  
Terrible, lui crie: « Arrière, insensé! »  
Sa main le repousse avec épouvante.

« Non, n'approche pas, car j'ai tout appris!  
Le crime est sur toi! je vois son stigmaté  
Qui grave ton front d'un sceau de mépris,  
Et l'enfer étend son ombre apostate  
Au fond de ton coeur par le mal surpris!

« Car la mort, hélas! lève tous les voiles;  
Et moi, déjà morte, en ce val maudit  
Où Satan trama ses horribles toiles  
J'aperçois encor ta main qui brandit

Le Signe sacré contre les étoiles!...

« Je vois, ô douleur! les divins fragments  
Pleuvoir dispersés comme pleut la neige!  
Le vent les emporte en ses sifflements;  
La troupe damnée au loin les assiège  
Et les foule avec des rugissements !

« Guido, qu'as-tu fait du corps de ton Maître  
En tes mains livré par excès d'amour?  
Ô l'affreux dessein et l'audace d'être  
Pour cette colombe un âpre vautour  
Pour ce doux Sauveur un ignoble traître!

« Or j'ai prié Dieu que de ton forfait  
Il me fît porter la trop juste peine:  
J'ai voulu la mort ainsi qu'un bienfait  
Pour fermer, Guido, l'ardente géhenne  
Qui de t'engloutir déjà triomphait.

« C'est bien! je boirai le mortel calice.  
Adieu! tous les vœux, tous les pleurs sont vains...  
Mais écoute encor ce que la Justice  
Qui règne, immuable, aux conseils divins,  
Veut pour épargner ton âme complice.

« L'Hostie en poussière, au creux du vallon,  
Restera mêlée à l'herbe touffue:  
Mais nul élément, soleil, aquilon,  
Souffle de la mer, torrent de la nue,  
Ne la détruira sous son dur talon.

« Rien n'en dissoudra la moindre parcelle.  
Et toi, si tu veux fuir l'affreux danger  
Et voir du pardon luire l'étincelle,  
Tu dois recueillir, jusqu'au plus léger,  
Tous ces saints fragments que l'ombre recèle.

« Dans chaque repli, dans chaque hallier,  
Dans chaque sillon de la plaine immense  
Tu les chercheras tous, jusqu'au dernier,  
Avant que pour toi le Dieu de clémence  
Daigne du salut rouvrir le sentier.

« L'effort sera long et la peine ardue;  
Tes jours s'useront en de vains labeurs,  
Tes nuits pâliront sur l'oeuvre assidue:  
Seuls le repentir et ses divins pleurs  
Te feront trouver la Perle perdue ...

« Je meurs! Dieu se venge! » Encore un instant  
Berthe s'agita dans l'ombre farouche,

L'oeil illuminé d'un rêve flottant,  
Et puis, toute voix se tut sur sa bouche  
Et la mort emplit son coeur haletant.

Or, Guido ployait sous l'âpre lanière  
Cinglant sans pitié ses amers regrets:  
Mais son âme en deuil resta sans prière  
Et pas une larme aux baumes secrets  
Ne vint cette nuit mouiller sa paupière.

V

Quand sur le froid cercueil eut retombé la terre,  
On vit, par les sentiers voilés d'une ombre austère,  
Tout le jour, sans repos et sans lever les yeux,  
Le chevalier errer, sinistre, solitaire,  
Et portant sur son front l'anathème des cieux.

Le soir ne finit point sa course haletante,  
Et sous les bleus rayons de la lune montante  
Il allait, comme va l'âme d'un trépassé,  
Tenant, dans le souci d'une fiévreuse attente,  
Son regard sur le sol obstinément fixé.

Il allait, remuant toutes les touffes d'herbe,  
Scrutant chaque buisson, soulevant chaque gerbe,

Glaçant ses doigts lassés aux givres de la nuit,  
Obsédé d'un désir que l'espoir exacerbe  
Et que trompe toujours un objet qui s'enfuit.

Puis avec des roseaux tressés de branches mortes,  
Sans ciment et sans clous, sans tuiles et sans portes,  
Il fit une cabane au fond de la forêt;  
Et dans ce nid, pareil au gîte des cloportes,  
Entra le fier baron que la gloire entourait.

Craintifs, comme on hésite au seuil d'une tanière,  
Les serviteurs pleurant, les moines en prière  
Vinrent, et de calmer sa peine sans repos  
Leurs voix le suppliaient; mais, froid comme la pierre,  
Il les chassa d'un geste et leur tourna le dos.

Lors on n'espéra plus, et l'on se dit: « La dame  
A, jalouse, emporté dans la terre son âme.  
Nul ne peut de la mort desceller le verrou ... »  
Puis la pitié périt sous le mépris infâme,  
Et les troupes d'enfants huaient le pauvre fou.

Enfin, l'on oublia jusqu'à son infortune...  
Cependant, chaque jour, de l'aube à la nuit brune,  
Guido recommençait l'inutile chemin,  
Et, pour trouver l'hostie, effeuillait une à une

Les pétales des fleurs que rencontrait sa main.

Car dans les blancs replis des corolles ouvertes  
Il croyait distinguer des parcelles offertes,  
Et quand, sous un rayon de soleil, il voyait  
Briller les cailloux blancs entre les mousses vertes,  
Tout anxieux d'espoir avide, il se penchait.

L'aile d'un papillon qui de reflets s'irise  
Lui semblait un fragment envolé sous la brise,  
Et la nuit, quand sur l'herbe à travers les rameaux  
En cercles argentés la lune se tamise,  
Il voyait une hostie à tous les blancs anneaux.

Mais ni l'air, ni le sol, ni le rocher, ni l'onde  
Ni l'arbre, ni l'épi, ni la corolle blonde  
Ne livrent le secret de leur divin trésor;  
Et, le coeur atterré, sans que rien lui réponde,  
Il appelle, il écoute, et cherche, et cherche encor...

Or, il chercha vingt ans entiers, sans nulle trêve;  
Et son oeil avait pris la fixité du rêve  
Et son corps se courbait comme un tronc foudroyé...  
Et pourtant, dans le cours que ce long cercle achève,  
Le malheureux Guido n'avait jamais pleuré.

Il marchait sous le poids des suprêmes justices,  
Savourant jusqu'au fond tous les amers calices,  
Brisé, désespéré; mais il ne pleurait pas:  
Car seule, au lieu d'amour, la crainte des supplices  
Aiguillonnait son âme et poursuivait ses pas.

Un matin, il s'assit sur une roche grise,  
L'air lassé, les cheveux fouettés par la bise  
Et la tête pensive entre ses doigts chenus...  
Et soudain il sentit des larmes, ô surprise!  
Soudre jusqu'à son coeur en ruisseaux inconnus.

C'était comme une pluie rafraîchissante et douce  
Dont son coeur s'imbibait ainsi qu'un lit de mousse;  
Jusqu'aux yeux, lentement, elle épanchait ses flots...  
Puis enfin le pécheur à l'intime secousse  
Livra toute son âme et fondit en sanglots.

Il revit les bonheurs anciens, l'épouse aimée,  
Les gestes jusqu'au loin portant sa renommée,  
Et la paix du foyer pur que l'honneur défend:  
Tant de biens disparus ainsi qu'une fumée,  
Hélas ! foulés aux pieds de l'enfer triomphant! ...

Il revit son malheur et son crime funeste;  
Cette nuit où, livrant le symbole céleste,

Il vouait au maudit un horrible serment...  
Et devant le forfait que son âme déteste  
Ses pleurs, torrent béni, coulaient amèrement.

Chaque larme, le long de sa joue amaigrie  
Se traçait un sillon de douleur attendrie;  
Chaque larme perlait, fraîche goutte d'espoir;  
Chaque larme tombait... Mais, étrange féerie,  
Aucune ne touchait en tombant le sol noir.

Toutes, comme animées au seuil de sa paupière,  
Prenaient subitement des ailes de lumière.  
Insectes éclatants dans le matin obscur,  
D'abord elles semblaient flotter sur la bruyère,  
Puis toutes s'envolaient, vivantes, dans l'azur.

Guido voyait, l'oeil ébloui, comme en un songe,  
Se disperser au loin l'essaim qui se prolonge,  
Et son esprit creusait le sens mystérieux ...  
Mais la douce vision n'était pas un mensonge,  
Et les pleurs s'envolaient aux quatre coins des cieux.

Leurs formes, aux détours de la forêt muette  
Paraissaient explorer une trace secrète;  
Elles allaient, venaient, dans l'ombre des taillis  
Puis, après un instant leur blanche silhouette

Plus vite s'enfonçait sous le mouvant treillis.

Guido songeait, saisi par l'étrange spectacle,  
Mais l'énigme toujours opposait son obstacle;  
Lorsque soudain, dans un léger frémissement,  
Une larme, agitant ses ailes de miracle,  
Revint, étincelante ainsi qu'un diamant.

En face du pécheur que Dieu même amnistie,  
Joyeuse, elle porta sa course ralentie  
Et fixa dans les airs son immobile essor...  
Et Guido, fou d'extase, aperçut de l'Hostie  
Une parcelle au bout de ses élytres d'or!...

Et tout-à-coup, de la forêt, de la vallée,  
De la plaine, des monts, de la voûte étoilée,  
Les larmes revenaient, essaim tourbillonnant,  
Et chacune portait intacte, immaculée,  
Une parcelle sainte à son front rayonnant!...

Aux pleurs du repentir que l'amour illumine  
La terre avait rendu la poussière divine;  
Et maintenant l'Hostie entière, astre sacré,  
Projetait, renaissant de sa longue ruine,  
Un nimbe de pardon sur le pauvre égaré.

Alors Guido tomba, comme tombe en la plaine,  
L'arbre que l'ouragan toucha de son haleine;  
Et, comme d'un ruisseau qu'une mer envahit,  
Le torrent déborda de son âme trop pleine;  
Et la vie, épuisant sa flamme, le trahit.

Mais quand il s'affaissa sur la terre glacée,  
Un grand désir émut sa poitrine oppressée  
Et rouvrit, suppliants, ses yeux fermés au jour;  
Et soudain il sentit sa lèvre caressée  
Au suprême baiser du Symbole d'amour.

### **III. Chanson plaintive.**

## La complainte du coeur noyé

Y avait une fois un enfant d'choeur  
Plein d'innocence et de douceur.

Par pieux zèle, ses parents  
Avant d'naître l'avaient voué au blanc.

Ils avaient fait brûler un cierge  
Et l'avaient promis à la Vierge;

Lors, *in nomine Domini*,  
Messir' curé l'avait béni.

Lui, pour accomplir la promesse,  
Dévotement servait la messe.

Il s'appliquait à ses leçons,  
Fuyant les autr's petits garçons.

Souvent, devant les imag's saintes,  
On l'voyait priant, les mains jointes,

Et chaque soir, avec ferveur,

Disait: « Saint' Mèr', prenez mon coeur ».

Quand il eut grandi, solitaire,  
Il s'enclôt dans un monastère.

Il épousa la Pauvreté,  
L'Obéissance, la Chasteté.

Il garda, selon l'Évangile,  
Les jeûn's, les fêt's et les vigiles,

Courbant, comm' Jésus sur le Mont,  
Le mond', la chair et le démon.

Il habitait, loin du péché,  
Une cellule au fond du clocher.

Là, chantait les dits du Psalmiste;  
Et cependant il était triste.

Souvent, il songeait, abattu:  
« Mon âm', pourquoi me troubles-tu? »

Car, tentant la foi qui délivre,  
Pour son mal, il lisait des livres.

Un soir, il vit, du haut d'sa tour,  
Une fill' qu'était bell' comm' le jour.

Ses ch'veux étaient d'or rayonnant,  
Ses yeux bleus comm' le firmament.

Passant devant l'enfant si las,  
Riante, ell' lui tendit les bras.

Alors, comm' voulut le Destin,  
D'une flèch' sa beauté l'attint.

Il fut trouver son saint abbé,  
Disant: « Pèr', vous m'avez trompé.

« L'amour, vrai Bien, ne nous leurr' pas;  
Les ang's de Dieu sont ici-bas. »

« Or tout le désir de mon coeur  
S'en va vers cette jeune soeur. »

Mais l'abbé lui dit en courroux:  
« Satan! fais ta coulpe à genoux!

« Ton coeur appartient à la Vierge ».  
Et céans le battit de verges.

Il fit mander ses chers parents:  
« Las! de m'avoir voué au blanc! »

Mais ils lui dir'nt: « D'mand', si tu veux,  
Ton coeur à la Reine des cieux. »

Il fut dans la chapell' fleurie  
Et pour son coeur pria Marie.

Mais la Vierg' ne l'entendit point,  
Car de saint-chrème on l'avait oint.

Lors, il rit: « J'quitt'rai ce séjour  
Pour cell' qui m'a frappé d'amour ».

Mais son père, ses frère's et ses soeurs  
Par force ont arraché son coeur.

Pour le sauver d'impureté  
L'ont dans la vaste mer jeté.

Le jeun' moin' s'en fut en pleurant  
Trouver la dam' qu'il aimait tant.

Elle lui dit avec douceur:

« Si tu m'aim's, il me faut ton coeur ».

Lui docile, partit céans  
Chercher son coeur dans l'Océan.

Il plongea sous les flots amers,  
Cherchant son coeur par les sept mers;

Parmi l'horreur des gouffres noirs,  
Soutenu par son seul espoir;

Sans lumière, ni sol ni ciel,  
Mordu par les poissons cruels;

Sans halte ni trêve, son sort  
À chaque heur' défiant la mort.

Et toujours dans l'antre profond  
Son coeur descendait plus au fond.

Il chercha pendant quarante ans,  
Ivre, de fièvre palpitant.

Enfin, sous les vagues battu,  
Il retrouva son coeur perdu.

Joyeux, le serra dans ses mains  
Et de sa dam' prit le chemin.

Il frappa deux coups à sa porte:  
« Voici mon coeur que j'vous apporte.

« Douce mie, ah, j'ai bien souffert  
Pour le saisir sous les flots verts! »

Mais ell', tout bas: « Mon cher amant,  
Tu es ici pour mon tourment.

« Vois mes enfants et mon mari :  
J'croisais que tu étais péri;

« J'ai remis à la Sainte Eglise  
La foi que tu m'avais promise ».

Le mari dit: « Brave étranger,  
Entrez, séchez-vous au foyer. »

La petit' fille au visage doux  
S'en vint s'asseoir sur ses genoux.

L'autre, aux yeux emplis de rayons,  
Souriant, le baisa au front.

Mais la dam', triste en sa pensée,  
Toucha seul' ment sa main glacée,

Y glissant la bagu' qu'autrefois  
Il avait passée à son doigt.

Alors à tous il dit adieu  
Et repartit, seul avec Dieu.

Il s'en retourna vers la mer,  
Il y lança son coeur amer.

Mais le coeur, à pein' quitté l'bord,  
De fatigue et d'angoisse est mort.

Et parmi les flots tourmentés,  
Il roul' pendant l'éternité.

## La triste histoire de Li-Hung Fong

Avez-vous remarqué comm' les Chinois sont seuls?  
Quand je les vois fourbissant leur ling'rie  
Au fond de leur buanderie,  
Ils m'font l'effet d'être aussi seuls  
Que des r'venants qui r'pass'raient leurs linceuls.  
Ce sont des gens bien pacifiques,  
Polis, serviabl's à la pratique;  
Tout c'qu'ils vous d'mand'nt, c'est quelques sous  
Pour rendre immaculés vos d'ssous.  
Ils n'ont pas d'ennuyeus' faconde;  
Ils sont doux, ils n'enguel'nt pas l'monde,  
Pas mêm' les jeun's civilisés  
Qui leur ficht'nt des carreaux brisés  
Et jett'nt d'la boue dans leur étuve:  
Ils n'dis'nt leur colèr' qu'à leur cuve.  
Les journaux n'port'nt pas en pavois:  
« L'crim' sensationnel d'un Chinois! »  
Si parfois un diable atavique  
Réveill' dans leur âm' flegmatique  
L'esprit féroç' de quéqu's aïeux,  
Ils prenn'nt soin de n'se tuer qu'entr' eux.  
Alors, n'est-ç' pas cruel et rude

Qu'ils soient voués à cette solitude?  
Car enfin, moins qu'un Africain  
Un Chinois n'est rich' de copains.  
Tout l'monde évit' sa faç' jaunie,  
Personn' ne lui tient compagnie;  
Il compt' pour les gens cultivés,  
Comm' f'rait une machine à laver.  
On n'vous voit pas, quand dans sa r'mise  
Vous venez chercher vot'chemise  
Dépenser vos heur's en caquet;  
À moins que l'prix n'fass' qu'on se r'biffe  
Vous lui tendez son hiéroglyphe  
Et il vous remet votr' paquet;  
C'est tout. Alors, d'son air mythique,  
I' r'tourne à son arrièr'-boutique  
Et lessiv', lessive, emmuré  
Dans un brouillard moite et serré,  
Tel un enchanteur de grimoire  
Enclos seul avec sa bouilloire.

Et pour eux c'qu'est l'plus obsédant,  
C'est tout c'linge, et personn' dedans!  
Façad's creus's et faux sign's de vie  
Qu'augmentent leur mélancolie.  
Tant d'casaqu's, de chaus's, de surtouts,  
Déserts, n'habillant rien du tout!

Et jour et nuit ces fantôm's flasques  
Dansent devant eux comme des masques  
Qu'auraient égarés leurs acteurs:  
Toilett's aux frilles séducteurs,  
Brassièr's, nids de dentell's gentilles  
Ayant cont'nu de chic jeun's filles : –  
Mais ces corsag's et ces tutus  
Étant vid's, n'éman'nt qu'la vertu,  
Et la bicoque en est plus sombre  
De s'voir hanter de tout's ces ombres.

Cert's, c'est chose admis' qu'un Chinois  
Ne sent rien, qu'son coeur est fait d'bois.  
Pourtant savons-nous si leur glace  
N'cach' pas maint r'mous sous la surface  
Et si des fois, au long des ch'mins,  
Ils ne souhait'raient pas d'être humains?  
Il est possib' que ça les vexe  
D'êtr' sans âm', sans âge et sans sexe  
Et, quand tous les nègr's sont égaux,  
D'fair' figur' de simples magots;  
D'passer leur existenc' bourgeoise  
Dans un mond' dépourvu d' Chinoises,  
Sans pouvoir espérer l'tourment  
Qu'leur f'raient leurs propres garnements.  
Plus d'un n'a-t-il pas dans sa lande

Laisse qu'qu' *mun* à l'oeil d'amande  
Dont il se remémor' l'adieu,  
Un soir, sur le bord du Fleuv' Bleu?  
Ah! peut'êtr', ce rêv' les houspille  
D'laver leur ling' sale en famille!...  
Moi qui vous parl', dans Beauharnois  
J'ai connu jadis un Chinois  
Aux yeux bridés, à la faç' blême,  
Ayant r'çu, quoiqu' pas au baptême,  
L'nom euphoniqu' de Li-Hung-Fong;  
Comm' de just' faisant l'métier qu'font  
Tous ses confrèr's en savonnage,  
Mais encor dans son tout jeune âge,  
P't êtr' vingt-deux ans: c'qu'est très curieux,  
Car les Chinois sont toujours vieux.  
Il formait, dans c'village agreste,  
Tout' la population Céleste,  
Spectacle d'un peuple ébahi,  
Toléré, n'aimé ni haï,  
Mais, en qualité d'créature  
À part dans l'oeuvr' de la nature,  
Tenu à l'écart des humains.  
On v'nait seul' ment entre ses mains,  
Sans même l'honorer d'une grimace,  
À jour fix' déposer sa crasse.  
Il rendait l'plastron l'plus foncé

Blanc comm' neig', luisant et glacé;  
Du rest', n'faisant rien pour déplaire,  
Et s'mêlant d'ses uniqu's affaires.

Je n'sais par quel décret fatal  
Dans c'même bourg, qu'est mon lieu natal,  
Au temps que cette histor' ramène,  
Vivait un autre phénomène:  
Une fill' v'nue des riv's du Volga,  
D'son nom Olga Stephanovska,  
Dont la figur' ronde et roussie  
Révélait tout' la saint' Russie.  
Par quell' suit' de faits compliqués  
Ell' s'trouvait échouée sur nos quais,  
Les commèr's en d'visaient sans preuves.  
Sûr qu'elle avait eu des épreuves,  
Et l'on disait qu'un vaurien d'gâs  
L'avait trigaudée aux États.  
En tout cas ell' venait d'Malone  
Et on l'avait pris' par aumône  
Comm' bonn', servante et garçon d'cour  
Au foyer du notair' Latour.  
C'était une personn' d'humeur douce  
Et pas excitée, pour une rousse;  
Très fiable à garder les secrets,  
Ne sachant pas un mot d'français.

Or, tandis qu'au fond d'sa cantine  
Li-Hung-Fong regrettait la Chine  
Et souvent songeait, attendri,  
Aux plain's vert's, aux moissons de riz,  
Aux dragons gardant les pagodes,  
A Con-foo-choo et à ses codes;  
La Russ' voyait par le souv'nir  
S'étaler les champs d'Irkomir,  
Luire aux cierges les saint's icônes,  
L'samovar verser son thé jaune,  
Et les vetchernitzy, l'été,  
Où l'on tourne aux sons emportés  
Des balalaïkas agiles : –  
Et tous deux, en vœux inutiles,  
Rappelaient les jours qu'avaient fui:  
Elle aussi solitair' que lui;  
Tous deux exilés, sans racine,  
Loin du sol de leur origine:  
Cett' schismatique et ce païen  
Perdus en terr' de Canadiens,  
Sans r'semblanç' ni pensée commune  
Avec eux, plus qu'avec la lune.  
Ils se connur'nt de cett' façon:  
La fille, en qualité d'garçon,  
Faisant ses cours's hebdomadaires,

Lui portait les nipp's du notaire.  
L'jeun' Chinois, toujours bien poli,  
Disait: « Mam'zell', comma va li? »  
Et cell' ci, prise à l'improviste,  
R'piquait en russ' : « Dieu vous bénisse »  
En souriant d'un air gêné  
Pendant qu'ell' vidait son panier.  
Alors fallait qu'par gest's on cause  
Pour expliquer le prix des choses : –  
Et souvent l'amour, c'est connu,  
A surgi de moindre début.  
Bientôt pour le Chinois timide  
L'existenç' n'apparut plus vide  
Et dans son taudis enchanté  
Vint à luire une divinité.  
D'son côté la fill' de Scythie  
Sentait éclore une sympathie  
Étrang' pour ce petit-cousin  
Que l'ciel lui donnait pour voisin,  
Et dans qui certain charme rare  
Emberlurait son âm' tartare.  
Mais songez d'quell's difficultés  
S'entravait leur intimité!  
L'pauv' garçon, malgré son astuce,  
N'pouvait dir': « Je vous aime » en russe,  
Et la fill' s'trouvait aux abois

D'traduir' « Mon cher coeur » en chinois.  
Ils n'pouvaient pour leur amourette  
Pas mêm' trouver un interprète:  
Pas même user, en sign's discrets,  
D'la langue digital' des sourds-muets.  
Fallait d'viner; et leur romance  
N'avait d'voix que cell' du silence.  
Ils s'bornaient à croquer l'marmot  
En faç' l'un d'l'autr', sans dire un mot,  
N'ach'vant plus d'compter la lessive.  
Li-Hung-Fong, pris d'une ardeur vive,  
Des fois traçait sur un morceau  
D'papier rose, avec son pinceau,  
Un anagramm' sans queue ni tête  
Décrivant d'son coeur la tempête;  
Mais la fill', retournant c'fleuron,  
N'y voyait qu'des barr's et des ronds.  
Il lui chantait, d'venant lyrique,  
Des couplets monosyllabiques  
En saccad's farcis de bémols,  
Au trot grêle d'un luth mongol  
Dont il tirait, sur une seul' corde,  
Un fouillis de not's en discorde,  
Plaignant la mort de Fu-chan-sâ.  
Vous croyez qu'c'est fair' l'amour, ça?  
Jamais entre eux d'becqu'tées sournoises,

C'est banni par les moeurs chinoises:  
L'attach'ment l'plus désordonné  
Là-bas s'prouve en se touchant l'nez.  
Ils contentaient leurs âm's novices  
D'bons procédés, de p'tits services.  
Pour qu'l'ami n'fût pas empêché  
La fill' lui faisait son marché,  
Et quelquefois, en grand' cachette,  
L'aidait à r'passer des manchettes.  
Li-Hung, en r'tour, lavait les bas,  
Les bonnets et les jup's d'Olga  
Pour rien, hommag' de son coeur tendre –  
(Sauf qu'une fois ell' lui laissa prendre  
Un pouç' carré d'une fronç' de v'lours  
Qu'avait orné un d'ses atours) –  
Lui offrait, vainquant ses scrupules,  
Du thé dans des tass's minuscules  
Et la régalaît d'noix d'ly-chi,  
D'ros's confit's et de gâteaux d'riz.

Mais tout l'temps, dans son âm' secrète,  
Il rêvait d'une fin plus concrète  
Au mirag' qui les t'nait charmés,  
Et s'préparait, à point nommé,  
À tenter une action d'audace.  
Un jour donc, ayant pour préface

À sa mie fait l'don d'un anneau,  
Il lui marqua, par maints signaux  
Renforcés d'plusieurs anagrammes,  
Qu'il souhait'rait d'l'avoir pour femme.  
Même il lui fit un long discours  
À sa mod', lui traçant le cours  
Des béatitud's fortunées  
Qui résult'raient d'leur hyménée.  
L'ayant fait' sa campagn' de lit,  
Il l'emmènerait au Pe-tchi-li;  
Dans l'bas-fond d'une petit' rivière  
Ils cultiveraient une rizière,  
Éveillés l'matin par les gongs  
Sonnés aux temples des dragons.  
Ils s'raient, comm' tout Chinois doit être,  
Dévôts au culte des ancêtres  
Et pareraient d'fleurs de lotus  
Les imag's de Confucius.  
Avec l'âge une famille immense  
Glorifierait leur alliance,  
Et ils coul'raient des jours sereins,  
Heureux comme des mandarins...  
Hélas! cett' peintur' délirante  
N'offrait qu'du noir à l'âm' trop lente  
D'la Russ', qu'en montrait du mépris:  
La pauvre, ell' n'avait pas compris!

Ell' s'figurait avec scandale  
Qu'il lui proposait des chos's sales,  
Et f'sait sign' que non, sans savoir,  
Mettant le bon Fong au désespoir.  
Et puis, s'apercevant d'sa peine,  
Ell' r'prenait sa figure amène  
Et l'consolait, en son fatras  
Que l'autre ne comprenait pas...  
N'est' c'point piteux? C'n'est qu'par miracle  
Qu'au travers de si rud's obstacles  
Et de ces tourments amoureux,  
Malgré tout ils s'trouvaient heureux.  
Naturell' ment, leur aventure  
Des caquets d'vint vit' la pâture,  
Causant l'émoi des alentours;  
Et, par devoir, madame Latour  
Là-d'ssus fit à sa chambrière,  
En gest's, une remontranç' sévère,  
Lui signalant qu'il était fou  
De s'compromettr' pour ce Mandchou;  
Qu'elle était du mond' la risée.  
Mais la fill', pour une fois rusée,  
R'çut tout sans émettre un soupir  
Et n'en fit mienn' qu'à son plaisir.  
Enfin, sans plus lui chercher noise,  
On l'app'la Olga la Chinoise,

Et sur son passag' les gamins  
Criaient: « *Ching* » en claquant des mains.

Décembr' vint sur ces entrefaites,  
Ramenant le cycle des fêtes,  
Et déjà des brouillards du ciel  
Tombaient les neiges de Noël.  
Not' village, malgré sa dèche,  
S'cotisa pour une novell' crèche,  
Et d'avance on faisait grand bruit  
De c'que s'rait la mess' de minuit.  
L'soir arrivé, les carrioles  
Au tint'ment de leurs clochett's folles  
S'ébranlèrent vers le saint lieu,  
Et dans l'air la naissanç' de Dieu  
V'nant pour détruir' nos infortunes  
Semblait mettre une gaieté commune.  
Des rangs, des cô't's, des concessions  
Affluèrent les processions  
Des habitants, vers le village  
S'pressant, comme autrefois les Mages.  
Olga, fill' d'un pays chrétien,  
Révérait les dogmes anciens;  
Et c'est pourquoi la notairesse  
Voulut qu'elle allât à la messe.  
Seul entre tous, le pauvre Li,

Resté derrière son établi,  
Priaît l'ombre de ses ancêtres;  
Et, voyant passer à sa f'nêtre  
Les traîneaux de monde chargés,  
Ici se trouvait étranger.  
C'est en vain qu' sur son coeur malade  
Pendaient les amulett's de jade:  
D'ses idol's uniqu' pèlerin,  
Il s'sentait pris d'un lourd chagrin.  
Mais quand, parmi cett' foul' sereine  
Il vit soudain, ainsi qu'une reine  
En un équipag' de gala,  
Apparaître la belle Olga,  
Puis se fondre en la nuit obscure,  
C'fut pour lui la dernier' blessure.  
Ainsi tous l'avaient déserté!...  
Alors dans son coeur révolté  
Surgit, comm' monte un incendie,  
Une pensée subite et hardie.  
Lui aussi, comm' les citoyens,  
Irait au temple des chrétiens!  
Cett' fois partageant leur prière,  
Il se mêl'rait aux homm's ses frères,  
Et, risquant d'être renégat,  
Rendrait hommage au Dieu d'Olga!  
Sous l'empir' de cette idée fixe,

Sans souci d'une tiolette' proluxe,  
Ayant sur sa blous' d'atelier  
Passé son pajama brodé  
Et coiffé sa toqu' de fourrure,  
Il partit seul sur la neig' dure,  
À pied, suivant l'chemin des berlots;  
Et, chanc'lant parmi les cahots,  
L'visag' fouetté d'une forte bise,  
Il monta la cô't' de l'église.

Dans l'temple où l'mond' s'était pressé  
L'rite était déjà commencé.  
Li, sans êtr' vu d'la populace,  
Au bas d'la nef put prendre place  
Et laisser ses yeux éblouis  
S'emplier d'un spectacle inouï.  
À la voût' des certain's de cierges  
Luisaient, dans l'odeur de cir' vierge,  
Et sur les fidèl's assemblés  
Semblaient l'or des cieux constellés.  
Au long des colonn's et des traves  
Couraient des guirland's de branchages;  
L'autel éclatait de couleurs,  
De v'lours, de dentell's et de fleurs,  
De lampions sur des tig's de bronze;  
Et c'qui lui parut être un bonze

Paré d'une chap' de soie et d'or  
Circulait parmi ce décor.  
À gauch', comme en un coin d'savane,  
Il voyait s'dresser une cabane  
Sous l'ombrage de sapins verts,  
Au toit de chaume recouvert;  
Et, sur un coussin de pail' fraîche  
Un *ling-hang* rosé dans une crèche,  
Qu'une Impératrice en manteau,  
Berçait, sous l'oeil de bons chameaux  
Comme en défil'nt des théories  
Dans les stepp's de la Mandchourie;  
Tandis que le royal Tuteur  
Recevait d'un air protecteur  
Les présents et les accolades  
De trois Lettrés du premier grade ...  
Ah! plus que ses mystèr's païens  
Ce spectacl' lui semblait divin,  
Et son âm' j'tée hors de sa base  
D'la surprise glissait dans l'extase.  
Cependant un tendre souv'nir  
À son coeur v'nait encor surgir,  
Et parmi la foul' prosternée  
Son r'gard cherchait sa bien-aimée.  
Enfin il l'aperçut au loin,  
Sa coiffe arrangée avec soin,

Sa frimouss' ronde en plein' lumière,  
R'muant les lèvres dans sa prière;  
Et cet ange dans ce tableau  
Fit son mirage encor plus beau.  
Puis, il savait qu'c'est à l'église  
Que les mariag's se légalisent,  
Et il s'imaginait Olga  
S'avancant portée à son bras  
En une fête à cell'-ci pareille,  
Merveill' parmi tout's ces merveilles!...

Maint'nant, des hauteurs du jubé  
S'épanchait l'chant du Kyrie  
Tonné de derrièr' les pupitres.  
Rien n'troubla Li jusqu'à l'épître,  
Lorsqu'un jeun' commis, par hasard,  
D'son côté vint à j'ter le r'gard.  
Surpris de c'te vision badine,  
Il fit un signe à sa voisine,  
Laquell', tressautant de stupeur,  
Vit'ment cligna d'l'oeil à sa soeur.  
En rien d'temps une douzain' de têtes  
Se r'tournaient en curieuse enquête  
Et contemplaient, l'air médusé,  
L'Chinois, d'son rêve encor grisé.  
Hermas Pot'vin, du rang d'La Blouse,

Poussant du coude son épouse,  
Lui souffla, d'étonn' ment transi:  
« R'gard' moi donc l'Chinois qu'est ici! »  
Des balustres aux encoignures  
Bientôt s'étendit un murmure  
Où volait l'fait étourdissant;  
Et l'murmur' toujours grandissant,  
Comme un typhon s'forme d'une brise,  
Enfin emplissait tout' l'église,  
Étouffait l'culte, et sous l'saint toit  
Soul'vait un général émoi.  
On criait presque la merveille  
À des vieux qu'étaient durs d'oreille;  
Les fill's pouffaient, et les enfants  
Pour le voir montaient sur les bancs.  
Olga, mêm', remarquant c'te houle,  
Et suivant l'geste de la foule,  
Découvrit d'loin son amoureux  
Et rougit jusqu'au blanc des yeux.  
L'chaos c'pendant dev'nait coupable;  
Les refrains d'*Nouvelle Agréable*  
Sous l'roulis étaient enterrés,  
Et, dans l'absid' monsieur l'curé,  
Ému de c'tapage insolite,  
S'montrait nerveux dans les saints rites.  
Seul Li-Hung, grave en son maintien,

Priaient, n's'apercevant de rien,  
Enfin, outrés d'irrévérence,  
Plusieurs notab's dans l'assistance  
S'unir'nt pour mander au bedeau  
D'fair' cesser l'désordre au plus tôt.  
C't homme obtus, se voyant sans aide,  
Au mal n'trouva qu'un seul remède  
Et, sans distinguer l'blanc du noir,  
S'résolut à fair' son devoir.  
Vers le Chinois v'là qu'il s'amène  
Et dit: « Jeune homme, ça m'fait d'la peine,  
« Mais i's'rait préférabl', je crois,  
« Que tu revienne's une autre fois... »

Lors à c't'âme enfin dégourdie  
S'révéla tout' la tragédie.  
Li-Hung vit sur lui, le scrutant,  
Tous les yeux braqués en mêm' temps;  
Il comprit que par sa présence  
Il offusquait les bienséances  
Et que cet officier-recors  
Venait pour le mettre dehors!  
Saisi d'une confusion cruelle,  
En regret vague évoquant celle  
Qui dans l'temple prierait sans lui,  
L'coeur d'un grand orage envahi,

Tout'fois feignant une allur' forte,  
Sans r'gimber il passa la porte.

Mais quand sur le perron glacé  
Il s'vit seul, honni, expulsé,  
Seul dans la nuit et seul dans l'monde,  
Alors sa détress' fut profonde.  
Et tandis que d'un pas pesant  
Il s'enfonçait au ch'min glissant,  
Il roulait de sombres pensées  
Dans son âme bouleversée.  
Après l'affront par lui commis  
Jamais il n'aurait un ami!  
Jamais, dans cett' nation chrétienne,  
Olga ne pourrait être sienne!  
Et, partout ne voyant qu'du noir,  
Il s'perdait dans le désespoir.  
Quand il eût atteint sa soupente,  
Quéqu'temps, en une transe absorbante,  
Il resta, la têt' dans les mains;  
Puis comm' d'un parti pris soudain,  
Il se mit, d'façon méthodique,  
À ranger tout dans sa boutique  
Et, proprement, dans un filet  
À ramasser ses m'nus effets:  
Son ling', ses brod'quins de r'change,

Sa barrett', sa tunique à franges  
Et les épargn's que d'puis deux ans  
Il avait fait's en blanchissant.  
Il quittait une lutte inutile!  
Il s'était dit: « C'village hostile  
Ne m'verra pas un jour de plus! »  
Puisqu'ici on l'avait exclus,  
Il irait, d'l'autr' côté du fleuve,  
Cett' nuit mêm' chercher une plaç' neuve  
Et parmi d'nouveaux étrangers  
Fair' sa tâche, s'étant vengé.  
Au matin la fil' des pratiques  
En vain frapp'rait à sa boutique  
Et saurait l'orgueil douloureux  
D'un fils de l'Empir' du Milieu!  
Ne le voyant plus reparaître,  
Ils le regretteraient peut-être;  
Une du moins, dont le souvenir  
Plus que tout le faisait souffrir!  
Oublieux de toute prudence,  
Il n'songea pas à la distance,  
Au froid, à la neige, à la nuit,  
Et, prenant son sac, il partit,  
Gagnant l'villag' Perrot, sur l'île  
Qu'est en face, à plus de trois milles.  
L'voilà donc, bravant quoi qu'ce soit,

En march' sur le lac Saint-François.

L'vent était fort; la poudrière  
Galopait comme une caval'rie  
Et sur la glace en grands remous  
Poussait des aiguill's et des clous.  
La neig' charroyée par la bise  
Effaçait le ch'min des balises  
Et n'formait, dans l'obscurité,  
Qu'un désert vague, illimité,  
Où l'air hurlait sans intermède.  
Ah! cert's, la traverse était laide!  
C'fut une lutte entre le noroit  
Féroce et l'malheureux Chinois.  
Par les éléments en dérouté  
Faut croire' qu'il a perdu sa route  
Et longtemps, en fatals anneaux,  
Fait l'tour des quat' points cardinaux.  
Puis le froid a saisi ses membres  
Et, par cette nuit de décembre  
Où l' mond' fêtait son beau réveil,  
L'a couché dans l'dernier sommeil.

Ce n'est qu'après plusieurs journées  
Qu'une traîn', de son ch'min détournée,  
Heurta, sous le verglas caché,

Son cadavr' dur comme un rocher.  
Ses robes étaient d'marbre, et sa queue  
Était prise dans la glaç' bleue;  
L'horreur de ses yeux grands ouverts  
Témoignait c'qu'il avait souffert;  
Sur leurs cils, par la mort moulées,  
On eût dit des larmes gelées.  
À son cou ses futil's bijoux  
Luisaient, étoilés de cristaux.  
Comme un amoureux d'comédie,  
Il tenait dans sa main raidie  
Le carré d'velours de c'falbalas  
Qu'il avait plissé pour Olga...  
L'filet contenait quatr' cents piastres  
Triste épave de ce désastre;  
Et ceux qu'en héritèr'nt, ma foi,  
Ne fur'nt pas tous de vrais chinois.  
On l'ram'na dans notre village;  
Et là, une discussion s'engage  
Savoir où ses restes charnels  
S'raient mis pour leur gîte éternel.  
Repos'rait-il en foss' bénite  
Ou, cell'ci d'meurant interdite,  
En païen s'rait-il enterré?  
D'esprit large, notre curé  
L'comptait pour chrétien dans l'espèce

Vû qu'il était v'nu à la messe;  
Mais l'évêque, à qui on app'la,  
Contrair'ment résolut le cas  
Et l'déclara simple infidèle.  
On n'trouva qu'au rang Sainte-Angèle  
Un homm' de bon coeur, Jud' Leroux,  
Qui prêta sa terr' pour un trou.  
Là on vint l'enfouir sous la neige,  
Sans *oremus* et sans cortège,  
N'ayant qu'sa blous' bleue pour linceul,  
Plus qu'jamais, et pour jamais, seul.

Quant à l'Olga, elle eut d'la peine,  
Et mêm' pendant plusieurs semaines  
Porta du noir et sans témoins  
Plus d'une fois pleura dans les coins.  
Mais, l'deuil lui d'venant monotone,  
Elle épousa, quand vint l'automne.  
L'pauvre d'esprit à Paul Daignault;  
Et l'beau-pèr', qu'était un finaud,  
Vû qu'elle était solide et forte,  
Lui faisait faucher les récoltes  
Et trair' les vach's soir et matin  
Sans la payer d'un seul centin.

## **IV. Chanson folâtre.**

## La guerre de Cuba

*(Ceci n'est pas d'hier)*

Les Yankees sur la mappemonde  
Ronde  
Voudraient voir pour maîtres et dieux  
Eux.  
Ils happent, comme crocodiles,  
Îles,  
Plaines et monts, villes et ports  
Forts.  
Aux cieux où fleurit le cigare  
Gare!  
Sampson avec ses loups-garoux  
Roux  
S'en vient, du haut de sa pirogue,  
Rogue,  
Dire au valeureux hidalgo:  
« Go! »

Mais l'autre, sans cérémonie,  
Nie  
Le droit d'être ailleurs que chez soi

Roi.  
Lui qui vainquit le matamore  
Maure  
Croit pouvoir noyer dans son sang  
Sam.

Si la chaire de Salamanque  
Manque  
De syllogisme assez subtil,  
Il  
Répondra d'une autre manière  
Fière  
Par la bouche de maint canon:  
« Non! »

Mais pour garder à cette flamme  
L'âme  
Il faudrait, las! de pesetas  
Tas!  
Et l'on n'a du nerf de la guerre  
Guère  
Au sol indolent où Madrid  
Rit.

De Saragosse à Carthagène  
Gêne!

Le coffret de Crusoé

Pour le troupier, pour le marin,

Rien!

Pour Manille là-bas qui lutte

Flûte!

Et pour la flotte de Cadix

Nix!

Alors régiments et bagages,

Sages,

Restent aux portes d'Alcala:

Là

Leur patriotisme s'excite

Vite;

Ils vont pourfendant, sable au clair,

L'air.

L'oncle Sam, qui fait la grimace,

Masse

Cent croiseurs aux aciers épais;

Mais

Toujours la flotte scélérate

Rate

Les effets de ses gros vaisseaux

Sots.

Cependant, voyez comme danse

Le coffret de Crusoé

L'anse  
Du panier d'où le lourd trésor  
Sort !  
Vont-ils boire la banqueroute  
Toute  
Pour être, à coup de millions,  
Lions?

Aussi, quand survient à leur rêve  
Trève  
Et qu'ils voient fuir les billets verts  
Chers,  
Le marchand qui vit sous leur crâne  
Damne  
Le mal de mettre des Cubas  
Bas.

## **Retour de chasse**

### *La Guerre des Boërs*

Lorsque John Bull, sanglé d'un jacket excentrique,  
Le monocle sur l'oeil, la lorgnette au côté,  
Et de livres sterling abondamment lesté,  
S'embarqua pour le Sud-Afrique;

En touriste ravi de suivre son dada,  
Il embrassa mistress et ses John Bulls en herbe,  
Puis, calme il écrivit: « Départ. Un temps superbe »  
Au recto de son agenda.

Il s'en allait chasser par le veldt et la brousse,  
Et, rien qu'à voir son Lee-Enfield où resplendit  
L'éclair de ces dums-dums dont le trou s'agrandit,  
Les fauves en auraient la frousse.

Or, John est revenu ces jours-ci, mais bien las,  
Les cheveux en broussaille et la cravate en loques,  
Ayant sali sa manche et perdu ses breloques,  
Au passage des Tugelas.

À guetter le gibier il a pris la colique,  
Et ces goddam lions, avec leur rêve fou  
De prétendre garder leur tête sur leur cou,  
Ont fait son front mélancolique.

Il a maigri. Son teint rose s'en est allé,  
Car longtemps pour bifteck il n'a mis dans sa panse  
Que du biscuit de Ladysmith, chiche pitance,  
Et des pruneaux de Kimberley.

De tout son attirail chasseur il ne lui reste  
Qu'une besace avec des guêtres en lambeaux;  
Et de son complet neuf en scotch tweed à carreaux  
Il n'a remporté qu'une veste.

Et maintenant sur son plastron éblouissant  
Les blanchisseurs de Londres, à grands flots de potasse,  
S'acharnent, mais en vain, à détruire la trace  
Des taches de boue et de sang.

Mais bast! il est content, car du haut des collines  
Il a vu des couchers de soleil curieux,  
Tels des héros mourant, la flamme dans les yeux,  
Et contemplé maintes ruines.

Et, pour le muséum de Hyde Park, il a

Le coffret de Crusoé

Recueilli des morceaux de roche granitique,  
Fûts écroulés, stèles rompus, – débris antique  
D'une liberté qui fut là.

## **Pour le journal « La Semaine »**

*(qui ne dura que trois semaines)*

Messieurs, j'ai lu votre *Semaine*  
Et ce fut un mets de gala.  
Le fumet vers vous me ramène,  
Je viens vous dire: « Touchez-la! »

J'ai respiré dans votre prose  
Où l'art au vrai vient s'allier  
Un parfum connu, quelque chose  
De charmant et de familier.

Car sous l'énigme des paraphes,  
Sous les pifs graves ou lutins,  
J'ai, sans doute à leurs orthographes,  
Reconnu des frères lointains.

J'ai revu l'ancienne phalange  
Vierge de rênes et de bâts  
Qui fit mordre à main sot la fange  
Dans la grand' plaine des *Débats*.

Je lamentais vos funérailles  
Et soudain, à vivre entêtés,  
Vous faisiez sonner les mitrailles  
De vos verbes ressuscités.

Et j'ai dit: « Bravo, l'heure est bonne  
Pour le geste et les beaux exploits :  
Céans la paresse est félonne,  
Faites oeuvre de vos dix doigts.

« Taillez en lance votre plume  
Pour découdre le laid, le faux,  
Et qu'à votre mèche s'allume  
L'étincelle de jours nouveaux.

« D'une parole franche et fruste  
Clouez le mal à son écrou;  
Pour aider le règne du juste  
Matez le règne du gros sou.

« Dans les vieux mots, outre vidée,  
Mettez le sens neuf et profond;  
Soufflez l'amour, gonflez l'idée,  
Bulle où les avens se font.

« Que la prudence soit honnie;

Chargez d'un vigoureux: « Taihaut! »  
La bêtise, la vilenie,  
Qu'elle soit d'en bas ou d'en haut.

Barbouillez de votre écritoire  
Les Homais qui, d'un front hardi,  
Au crétinisme dans l'histoire  
Ajoutent un tome inédit.

Bonheur! au lieu de la fadaise  
De nos feuilles à gros succès,  
Nous entendrons l'âme française  
Parler ferme, et parler français.

Et nous aurons la chance insigne  
De voir, au moins tous les sept jours,  
La Beauté sans feuille de vigne  
Et la Vérité sans atours.

Allez! si votre nouveau thème  
Scandalise un cerveau transi,  
Si quelque sot hurle: « Anathème! »  
L'esprit humain dira: « Merci! »

## **Sur un exemplaire des « Confessions » de Jean-Jacques**

À toi, l'un de ces fous léguant  
Au monde de nouvelles bibles;  
Père des valets arrogants  
Et des misanthropes sensibles;

Des chemineaux qui sous les cieux  
Marchent, frères de la nature,  
Cueillant partout, insoucieux,  
L'illusion et l'aventure;

Qui, des rubans qu'ils ont volés  
Incrimentent les chambrières,  
Et, de caprice auréolés,  
Dans les parcs montrent leurs derrières;

Page naïf et fanfaron,  
Dont la vie aux multiples masques  
De ta fontaine de Héron  
Ressuscite les jets fantasques;

Labyrinthe en qui se fourvoient

Le penseur, l'ascète et l'amant;  
Prêcheur, au lit de ta « maman »,  
Comme un vicaire de Savoie;

Platon que la lune a frappé,  
Père des incroyants mystiques,  
Des stylites émancipés,  
Et père aussi des romantiques!

Ton âme étrange a résumé  
Les paradoxes que nous sommes  
Et dans son énigme exprimé  
L'âme énigmatique des hommes.

Justice, devoir à la bouche,  
Dans ton coeur ni bon ni pervers  
Isolé, défiant, farouche,  
Tu portas ton propre univers.

Ton désir plane sur les cimes  
Tel celui d'un pâtre ingénu;  
Et pourtant tu n'auras connu  
Que des amours illégitimes.

Tu plains les marmots qu'on délaisse  
Et du lait maternel privés;

Mais tu mets, humaine faiblesse,  
Tes petits aux Enfants-Trouvés.

Malgré tout, ô Jean-Jacques, j'aime  
Ton être en ces pages épars,  
Pour être, en tes maints avatars,  
Resté splendidement toi-même;

Pour avoir gardé ta fierté,  
Renié tous les esclavages,  
Et brûlé pour l'humanité  
D'amours et de mépris sauvages;

Pour avoir, au progrès rétif,  
Et sous le rire de Voltaire,  
Chanté le Huron primitif,  
Vengé les tremblements de terre;

Entendu les secrètes voix  
Du monde et de sa beauté pure  
Et chéri, sous l'ombre des bois,  
La solitude et la nature.

Toujours ton nom retentira  
Pour défense des droits qu'on lèse,  
Et l'éternité flétrira

Le vol du beurre de Thérèse.

D'un siècle à l'abîme voguant  
Tu traînes la plainte fatale  
Et le souffle d'un ouragan  
Gonfle ta toge orientale.

De tes méninges tourmentés,  
De tes nerfs et de ta gravelle  
Jaillit le cri d'où sont hâtés  
Les pas d'une hégire nouvelle.

Tous, issus de ton noble tronc,  
Nous te suivons, troupe infinie;  
Prends sous ta garde, saint patron,  
Tous les bohèmes de génie.

## **L'hiver sur la rue**

C'est janvier: la lueur falote  
Qui tombe du premier matin  
Blanchit la ville qui grelotte  
Sous la dent d'un froid thibétain.

Aux toits s'effrange une verdure  
De cristaux, de sucres candis,  
Et la neige luisante et dure  
Laque les trottoirs engourdis.

La borne est une stalactite  
Et la fontaine est un glaçon;  
Le poète en plâtre médite,  
Chamarré de point d'Alençon.

L'arbre dresse comme une latte  
Inerte, sur le ciel tout gris,  
Son tronc noir où l'écorce éclate,  
Et tord ses muscles rabougris.

Une stupeur lourde emprisonne  
Les boulevards que le gel mord;

Le square déserté frissonne,  
Empli d'un silence de mort.

Un par un, soufflant dans leurs paumes,  
Passent les piétons transis,  
Et les foulards, comme des heaumes,  
Enserrent les nez cramoisis.

Les pas font un bruit de crécelle;  
Le thermomètre sur le mur,  
Morne, au plus bas de son échelle  
S'effondre, et blâme Réaumur.

Là-haut le jour monte; la place  
S'allume, et sur maint toit perlé  
Soudain chaque aiguille de glace  
Réflète le soleil gelé.

L'asphalte est dur comme le marbre,  
L'air est coupant comme l'acier;  
Le pavé, l'homme, l'oiseau, l'arbre,  
Tout être fait: Ouf! – C'est janvier.

Seul, un clan de moineaux s'agite  
Sans souci d'Hiver et sans peur  
Dans un cercle étroit que limite

Une grise et chaude vapeur.

À grand bruit leur leste nuée  
Grouille, et d'un caquet infini  
Acclame la douce buée  
Qui les entoure comme un nid.

Chaque glouton se rue et pille  
Le chaud repas inespéré,  
Et leur bec rageur éparpille  
L'avoine et le chaume doré.

Au défi de l'âpre nature  
Et sous l'orbe hostile des cieux  
Eux jasant, gavés de pâture,  
Réchauffés, repus et joyeux.

Le passant amusé s'arrête  
Devant ce friand carnaval  
Et, près du coin, tournant la tête  
En sourdine, le bon cheval

Suit d'un air paterne et modeste  
La troupe des moineaux grivois,  
Comme ému d'avoir, d'un seul geste,  
Créé tant d'heureux à la fois.

## Fabliau

L'autre jour, dans le parc insigne  
Que j'ai près de Kor-el-Fantin,  
J'errais sous la palme et la vigne  
Moites des perles du matin.

Croyant ma paresse isolée,  
Je flânais sans hâte et sans but;  
Soudain, au détour d'une allée  
Un couple étrange m'apparut.

C'était une très jeune fille  
Au regard rieur et taquin,  
Penchée au long de la charmille  
Avec une paille à la main.

L'autre était un escargot morne  
Qui de son heaume ténébreux,  
Faisait saillir sa double corne  
En un effort aventureux.

La larve étirait ses antennes  
Comme après un pesant sommeil,

Vers les atmosphères lointaines,  
Vers l'inconnu, vers le soleil.

À tâtons, d'aurore grisée,  
Folle d'un espoir glorieux,  
Elle aspirait à la rosée  
Et scrutait l'infini des cieux.

Elle allait aimer, être libre!...  
Mais le petit monstre têtu,  
L'enfant, sans broncher d'une fibre,  
La piquait avec son fétu.

Et la malheureuse limace,  
Étreinte d'un effroi subit,  
Rentrait vite en sa carapace  
Et se renfrognait dans sa nuit.

Moi, je songeais sous la tonnelle  
Que, par votre dédain moqueur,  
Ainsi vous avez fait, cruelle,  
Se recroqueviller mon coeur.

## **Le billet doux du carabin**

Jusqu'à ce soir, blonde Lucie,  
Je croyais m'être sans retour,  
Par miracle d'antisepsie,  
Immunisé du mal d'amour.

Je croyais, dans mon coeur frigide  
Ainsi qu'un marbre d'hôtel-dieu  
N'offrir au bacille morbide  
Qu'un antipathique milieu.

J'en étais sûr, nulle cellule  
En moi qui ne fût à l'abri  
Du doux symptôme qui pullule  
Dans un plasma moins aguerri.

Grâce à la vertu souveraine  
Des prompts sérums que nous créons,  
J'avais mis hors de mon domaine  
Les redoutables vibrions.

Hélas! illusion risible!  
Sous ton oeil où l'ardeur se peint

Je me revois plus susceptible  
Qu'un cochon-d'inde ou qu'un lapin.

Devant toi, chère créature,  
Mon sang, que sa flamme a trahi,  
N'est plus qu'un bouillon de culture  
Par mille fièvres envahi.

Et ma lèvre, au repli sonore  
De ton baiser contagieux,  
Sent un fourmillement éclore  
De microbes délicieux.

## Conseil

Au coin fleuri de l'avenue  
Comme je passais ce matin,  
J'ai vu venir une inconnue  
Très blonde, en jupe de satin.

Sa figure était douce et sage,  
Son maintien pudique et charmant;  
Mais la courbe de son corsage  
Sur son col s'ouvrait hardiment.

La fronce de la mousseline  
Enchâssait d'un treillis léger  
Un triangle de sa peau fine  
Blanc et rose à faire rêver.

Et, sur le vert sombre des arbres,  
Ce blason à l'éclat troublant,  
Blanc et rose comme les marbres,  
Tranchait, encor plus rose et blanc.

Elle se rapprochait, très lente,  
Et, furtif, je vis sans effort

Parmi cette blancheur vivante  
Étinceler une croix d'or.

La croix mirait l'aube candide,  
Mais nul n'eût su dire, je crois,  
Si l'aurore était plus splendide  
Sur la poitrine ou sur la croix.

La croix avait l'éclat des dagues  
Qui percent le champ d'un vitrail;  
L'épiderme, des reflets vagues  
De lait, de lis et de corail.

Or, dans ce spectacle, un mystère  
Piquait mon esprit curieux;  
Car pourquoi ce symbole austère  
Dans cet écrin luxurieux?

As-tu songé, belle ingénue,  
Qu'en l'ornant d'un rival décor  
La gloire de ta gorge nue  
Obscurcirait l'autre trésor?

Dans cet Eden pur qu'on envie  
N'as-tu pas vu, se déroband  
Aux rameaux de l'arbre de vie

La tête de l'ancien serpent?

L'or sacré qui sur toi repose,  
Parant son moëlleux coussin,  
Fait, comme en une apothéose,  
Luire la neige de ton sein.

Or plus d'un, à voir cette image  
Sur le velours de ce rideau,  
Va, tournant à mal son hommage,  
Préférer le cadre au tableau.

Et tu tiens mon âme incertaine  
Flottante entre deux paradis:  
La croix prêche que je m'abstienne,  
Mais la chair murmure : « Jouis ».

D'une audacieuse prouesse  
Sans scrupule te faisant jeu,  
Oses-tu, charmante déesse,  
Te mettre en lutte avec un Dieu?

Va, c'est de l'inférieure auberge  
Quelque hôte subtil qui tenta  
D'unir sur ta poitrine vierge  
Cythère avec le Golgotha.

Pour que nul charme impur n'émane  
Du signe auguste que je vois,  
Enfant, cache la chair profane  
Si tu veux arborer la croix.

## Pour des cheveux

En docile et gentille amante  
Attentive à ce que je veux,  
Tu m'as remis hier, charmante,  
Une mèche de tes cheveux.

Dans le sachet de tulle rose  
Enfermant le trésor léger  
Ce billet de ta fine prose,  
Inattendu, m'a fait songer :

« Pour tisser de ces liens frêles  
Que mon âme habita longtemps,  
Une chaîne au coeur où tu mêles  
Un fouillis d'amours inconstants. »

Je me dis « La leçon est forte,  
Et j'en aurais quelque rancoeur  
Sans le beau don qui réconforte  
Et ma conscience et mon coeur. »

Là-dessus, ainsi qu'une chèvre  
S'ébrouant dans la fenaison,

Goulûment j'ai plongé ma lèvre  
Dans la molle et douce toison.

Mais soudain, nouvelle surprise,  
Des mailles du blond écheveau  
Un parfum qui trouble et qui grise  
M'est monté tout droit au cerveau.

Ces brins fous de ta chevelure,  
Comme de flamme pénétrés,  
Ont fait courir une brûlure  
Intense en mes sens égarés.

Et mon âme, presque inquiète,  
En chacun de ces fils ténus  
A senti la touche secrète  
De sortilèges inconnus.

Pourtant, aux jours de mes détresses,  
Maintes fois, fuyant le soleil,  
J'avais dans la nuit de tes tresses  
Trouvé le calme et le sommeil.

J'avais humé leur senteur douce,  
Et jamais leur flot familier  
Ne m'avait, en une secousse,

Jeté cet embrun singulier;

Cet arôme riche et bizarre,  
Câlin, pénétrant et subtil,  
Comme un orchis splendide et rare  
Parfois en porte à son pistil,

Ou comme, en des fourneaux étranges  
Armés de tubes aux longs cols,  
En pourraient avoir des mélanges  
D'in vraisemblables alcools.

Dis-moi, dans quel philtre sauvage  
A plongé ce duvet soyeux?  
Quelle ensorceleuse ou quel mage  
L'a muni d'arts prestigieux.

Parle, est-ce bien de ta couronne  
Que ces bijoux me sont venus?  
N'aurais-tu pas pillé, friponne,  
Le diadème de Vénus?

Ah! ne crains plus que je te brave!  
Avec cette chaîne à mon cou  
Toujours je serai ton esclave,  
Tu me traîneras n'importe où...

Je suivrai jusqu'au bout des mondes,  
Plein d'une ivresse sans remords,  
Le parfum de tes tresses blondes  
Et l'éclat fauve de leurs ors.

Mais, chère, si rien ne peut rendre  
La paix à mes centres nerveux,  
Au moins daigneras-tu m'apprendre  
Le mystère de ces cheveux?...

## **V. Chanson nomade.**

## Le désert

J'suis Arab' sans en avoir l'air  
Et ma vie s'coul' dans un désert,  
Une désolation à pein' pénétrée  
Au fond de l'Arabie Pétrée,  
Ousqu'il n'y a rien qu' du sable gris,  
Larrabi,  
Dans la plain', les butt's et les creux,  
Dans les fent's des galets ocreux,  
Dans les sandal's et dans les yeux;  
Tant de sable, mon Dieu! tant d'sable!  
Comm' si l'Pacifique, obsédé du diable,  
Avait filtré à travers tout son sable!  
Sur ce parterr' de sable gris,  
Larrabi,

C'qui pouss', c'est les moignons tordus  
Et pointus d'quéq' maigres cactus  
Qu'ont l'air accroupis sur la dune,  
La nuit, pour fair' peur à la lune,  
Et l'jour, qu'ont l'air de sing's méchants  
Prêts à vous griffer en passant,  
Et des mouss's en papier mâché

(Ou s'rait-ce d'la cendre ayant cru végéter?)  
Qui craqu'nt et s'défont sous votr' pied.

Pas de trèfle, pas de bruyère,  
Pas d'foin d'odeur ni d'fougères,  
Pas de merles dans les buissons,  
Pas de buissons, et pas d'chansons.  
Pas d'pacages où le bétail broute,  
Pas de haies vives et pas d'routes.  
Ni homm' ni femm', bien entendu,  
Pas plus qu'dans l'paradis perdu.  
La richess' de ce royaum'-ci,  
    Larrabi,  
Est tout' dans sa superficie;  
I' s'y empil', sans qu ça renverse,  
Des mill's, des kilomètr's et des verstes.  
Les patrimoin's, les parcs Lenôtre,  
S'mesur'nt d'un horizon à l'autre  
Et s'étal'nt sous le dur soleil  
Tous plats, tous chauv's et tous pareils.  
L'âm' se sent mince et comm' fondue  
D'vant tant et tant d'étendue  
Si nue! et quant aux oasis,  
C'est des cont's de cerveaux moisis;  
Et la mann', pour s'faire un festin  
Faudrait se l'ver d'trop grand matin.

C'est dans c'vaste et large pays  
Qu'en bon Arab' j'ai mon gourbi,  
Et là, depuis vingt ans entiers,  
J'fais l'commerce des briqu's et mortiers,  
Que pour du biscuit, d'loin en loin,  
J'trafiq'ue à mes frèr's les Bédouins;  
Et l'reste du temps, je m'pavane  
Loin du sentier des caravanes.  
J'suis seul, mais je suis libre aussi,  
Larrabi,  
Dans c'te capital' du Gobi

Y a pas d'règlements qui m'embêtent;  
Avec moi-mêm' j'peux fair' la fête,  
J'peux être bolchévik, si j'veux,  
Sans qu'ça rend' les banquiers nerveux;  
Et j'suis pas bousculé quand j'passe:  
La rue occupe tout l'espace.

Mais c'est vrai que l'domaine est chaud  
À rendr' piteux les hauts fourneaux;  
À r'gretter la r'traite bucolique  
D'la sous-cal' des transatlantiques;  
Si chaud, que la plupart des êtres  
Sont empaillés avant de naître,

C'qui fait qu'ils ne naiss'nt pas du tout.  
L'air s'revolte et fuse en grisou,  
Le soleil ouvre un' gueul' de braise;  
Pour parasols à c'te fournaise  
Y a qu'des palmiers aux feuil's d'enseigne  
Qui laiss'nt passer l'jour comme des peignes.  
Au fait, sur l'sol que c'feu surplombe,  
J'suis l'seul écran à fair' de l'ombre  
Et j'me r'présente, au coup d'midi,  
Un copeau dans un incendie,

Larrabi

Puis c'qu'achèv' de m'rendre stupide,  
C'est tant d'flamme et si peu d'liquide!  
Ce que j'donn'rais pour une rivière,  
Pour une mare, pour une gouttière!  
Oh! l'eau qui fredonne et qui rit!  
Mais, au trou des fossés croupis,

Larrabi,

I' n'en rest' pas, d'puis l'temps qu'ell' bouille,  
Assez pour flotter une grenouille,  
Et j'suis des jours, quoiqu'maladif,  
Sans l'plus minime apéritif,  
Forcé, comm' les chameaux, d'bercer  
D'espéranc's mon gosier gercé.

Y a les mirages: c'est drôl' comm' tout!

C'est des rêv's qu'on fait tout d'bout;  
On voit des tours, des esplanades,  
Des bois, des fontain's qui cascotent,  
Des icoglans et des houris,

Larrabi.

Mais l'plus rasant de c'phénomène,  
C'est qu'tout's les chos's qui s'y promènent,  
Les homm's, les forêts vierg's, tout ça  
S'tient et circul' la tête en bas  
C'qui vous donn' la sensation bête  
D'avoir les antipod's sur la tête...  
Et puis c'n'est qu'un nuage farceur  
Qui s'était payé votr' bon coeur.

Non, c'n'est pas l'pays d'Rarahu!  
La nuit, les chacals font l'chahut,  
Quéq' lion ou quéq' tigre s'amène,  
Ou bien de dégoûtant's hyènes  
Qui dans les môl's de sable gris,

Larrabi,

Déterr'nt les macchabées pourris  
Et rigol'nt dans leurs faces de fouines  
En s'poureléchant leurs sal's babines.  
Vous n'sauriez croire comm' ces animaux-là  
Hurl'nt faux et triste: on dirait un glas!  
Quant i' s'mett'nt tous à faire: Hou! hou!

J'ai l'cauch'mar des topapahous.

Et l'simoun, c'est ça qu'est bassinant!  
Figurez-vous la ros' des vents  
Qui de sa tige s'rait secouée  
Et s'effeuill'rait sur la contrée;  
Ou tous les tuyaux à soupirs  
Crevés dans l'usin' des zéphyr's.  
Comme une caval'rie d'uhlans ivres  
Du fond d'l'horizon ça dérive  
Dans une charge qu'emporte en l'air  
L'sol et la toitu' du désert.  
C'est tous les tonnerr's, tout's les trombes,  
Tous les cyclones et tout's les bombes.  
Pis qu'des goul's de Mille et une Nuits  
Ca braill', ça miaule et ça gémit,  
Larrabi,  
Et ça souffle à travers votr' porte  
Tout l'sel et l'soufr' de la Mer Morte.

Ah! mais vous' n'm'avez pas compris!  
Ou p't'êr' vous croyez que j'faribole?  
Tout ça, c'est des symboles,  
Et j'en grimaç' plus que j'n'en ris,  
Larrabi,  
L'désert qui sèch' dans sa torpeur,

C'est la grande solitude de mon coeur;  
Et les milliards de grains de sable,  
C'est tout les atôm's lamentables  
De mes pensées et de mes rêves  
Que mon âm' retourne et soulève;  
Et l'soleil qui flambe et qui cuit,  
C'est ma fièvre et c'est mon ennui.  
La soif qui m'ronge comme un vautour,  
C'est l'tourment qu'j'ai d'un grand amour;  
Et l'épin' des cactus, hélas!  
C'est le coeur de cell' qui n'm'aim' pas.  
Et mon commerce, ah! mon commerce,  
C'est les métiers vils que j'exerce  
D'puis que l'mond' chic m'a fichu orphelin  
Et que j'turbine hors du droit ch'min,  
Nomade, et sevré d'sympathie,  
A' caus' d'mon manq' d'orthodoxie.  
Les bêt's rongant les cadavr's désossés  
C'est les souv'nirs qui dévor'nt mon passé;  
Et les mirages foux qui s'renversent  
C'est mes espoirs que l'sort boul'verse;  
Et l'espace vide, illimité,  
C'est l'fantôm' de ma liberté;  
Et l'simoun qui siffle et qui mord  
C'est la vie qui, d'tout son effort,  
M'pouss' vers le Grand Sahara d'la mort.

## **VI. Chanson intime.**

## Âme-Univers

En mon âme, comme en des jours,  
Flottent, lumières nuancées,  
Des rayons qui sont des amours,  
Des reflets qui sont des pensées.

En mon âme, comme en des nuits,  
Errent, au caprice des songes,  
Des spectres qui sont des ennuis,  
Des sylphes qui sont des mensonges.

En mon âme, comme en des cieux,  
Évoluent en orbes de flammes  
Des étoiles qui sont des yeux  
Et des lunes qui sont des âmes.

En mon âme, pareille au temps,  
Se succèdent, flot monotone,  
Des fièvres qui sont le printemps  
Et des frissons qui sont l'automne.

En mon âme, comme aux jardins,  
Se frôlent, en l'émail des vases,

Des glaïeuls qui sont des dédain  
Et des lis qui sont des extases.

En mon âme, comme aux prés verts,  
Papillonnent, buvant les sèves,  
Des linottes qui sont des vers  
Et des merles qui sont des rêves.

En mon âme, comme en les bois,  
Glissent, aux surprises des routes,  
Sous des chênes qui sont mes fois  
Des reptiles qui sont des doutes.

En mon âme, comme aux lavoirs,  
Se déchirent, en troupes blêmes,  
Des brebis qui sont des espoirs  
Et des loups qui sont des blasphèmes.

En mon âme, comme zéphirs  
Ou ruisseaux à l'ombre des charmes,  
Coulent des brises de soupirs  
Et des sources qui sont des larmes.

En mon âme, comme en les flots,  
Se soulèvent, mouvantes plaines,  
Des vagues qui sont des sanglots,

Des tempêtes qui sont des haïnes.

En mon âme, comme aux enfers,  
Vont, rivés, aux squelettes caves,  
Des souillures qui sont des fers  
Et des remords qui sont des laves.

## Noël intime

Oh! qu'ils furent heureux, les pâtres de Judée,  
Éveillés au buccin de l'Ange triomphant,  
Et la troupe des Rois par l'Étoile guidée  
Vers le chaume mystique où s'abritait l'Enfant!

Tous ceux qui, dans la paix de cette nuit agreste,  
Trouvèrent le Promis, le Christ enfin venu,  
Et ceux même, ignorants de l'Envoyé céleste,  
Qui L'avaient repoussé, mais du moins L'avaient vu!

La Mère, s'enivrant d'extase virginale,  
Joseph, pour qui tout le mystère enfin a lui,  
Et l'étable, et la crèche, et la bise hivernale  
Par les vieux ais disjoints se glissant jusqu'à Lui!

Tout ce qui Le toucha dans sa chair ou son âme,  
Tout ce que son rayon commença d'éblouir,  
Princes savants, bergers pieux, Hérode infâme,  
Tout ce qui crut en Lui, fût-ce pour Le haïr!

Oh! qu'ils furent heureux! Moi, dans l'ombre muette,  
Je m'asseois, pasteur morne et blême de soucis,

Et jamais un Archange à ma veille inquiète  
Ne vient jeter le *Gloria in excelsis*.

Je scrute le reflet de toutes les étoiles,  
Mage pensif, avec un désir surhumain,  
Mais leur front radieux n'a pour moi que des voiles  
Et pas une du doigt ne me montre un chemin.

Et mon âme est la Vierge attendant la promesse,  
Mais que ne touche point le souffle de l'Esprit,  
Ou le vieillard en pleurs qu'un sombre doute oppresse  
Et qui n'a jamais su d'où venait Jésus-Christ.

Je suis l'étable offrant en vain son sol aride  
Au Roi toujours lointain et toujours attendu;  
Et dans mon coeur voici la crèche, berceau vide,  
Où le vent froid gémit comme un espoir perdu.

## Sympathie astrale

Comme des astres seuls dans les éthers sans fin,  
Suivant l'orbe cruel dont la loi les captive,  
Rose, nos coeurs erraient par la route pensive  
Où vont les coeurs amis qui se cherchent en vain.

Comme des astres seuls que leur flamme consume,  
Et qui, dans l'infini, mélancoliquement  
Dispersent les rayons où saigne leur tourment  
Sans que pour leur sourire aucun reflet s'allume;

Rose, nos coeurs erraient, de rêves lacérés,  
Et parmi la gaieté de la tourbe qui passe,  
Nous mourions de marcher isolés dans l'espace  
Et du regret latent de nous être ignorés.

Mais un jour, j'ai senti frémir au loin ta plainte;  
Ta lueur a percé, rapide, mon exil,  
Et dans mon être, ému d'un effluve subtil,  
Chaque atome a vibré sous l'attraction sainte.

Nous nous sommes aimés sans nous connaître encor,  
Et sans que le baiser eût fiancé nos lèvres

Nos âmes se donnaient en d'électriques fièvres  
Et nos jeunes désirs chantaient des hymnes d'or.

Trop loin pour que nos yeux fondissent leurs prunelles,  
Nous mirions nos penses comme des cristaux purs,  
Extasiés de voir dans nos rêves obscurs  
S'allumer le flambeau des amours éternelles.

Mais déjà, sans pitié, dans notre âpre chemin  
L'inflexible Destin nous entraînait plus vite:  
Et nous suivions chacun notre fatal orbite,  
Comme des astres seuls dans les éthers sans fin...

## **Le château de l'amie**

J'ai dit: « Pas de repos pour mon coeur vagabond,  
Pas de trêve au Désir éternel qui le ronge:  
Il lui faudra toujours errer comme en un songe,  
Nomade sans abri dans le désert profond.

La Pensée est chimère et l'Amour est mensonge;  
La Beauté cache un piège et la mort est au fond;  
La Femme est l'inviteuse impure du démon:  
Ah! vienne le Néant où tout l'être se plonge!

Mais l'Amie apaisante et douce, en souriant,  
A remis sur mes yeux le bandeau confiant  
Et calmé dans l'oubli mon coeur gonflé d'épreuves;

En son château fermé, loin du Doute obsesseur,  
Elle m'endort au son d'un murmure berceur  
Et me guide au chemin des Illusions neuves.

## À une dame de Florence

Votre amour coule en moi comme un fleuve des monts  
Jailli des purs sommets que couronne le givre;  
Sa vague lentement déracine et délivre  
Mon coeur, roc enlisé parmi les goémons.

Votre amour souffle en moi comme un vent de la mer  
Molli soudain après la tempête. Il soulève  
Et pousse vers la côte où le soleil se lève  
Mon coeur, vaisseau perdu sur le grand flot amer.

Votre amour croît en moi comme un bosquet fleuri  
Plein de sève féconde et de nouvelles pousses.  
Il change en un berceau de feuilles et de mousses  
Mon coeur, jardin brûlant où l'espoir a péri.

Votre amour luit en moi comme un astre d'été  
Irradiant la joie invincible des choses;  
Il perce de rayons fantastiques et roses  
Mon coeur, caveau profond par la nuit habité.

Votre amour vit en moi comme une âme d'emprunt  
Et meilleure que l'autre, et qui m'est plus intime;

Le coffret de Crusoé

Le sang qu'elle recrée en mes veines ranime  
Mon coeur, fantôme inerte, ombre d'un coeur défunt.

## **À une qui se croit seule**

Vous croyez habiter la morne solitude  
Dans le désert du coeur et le froid de l'oubli;  
Et votre âme a souvent la sombre quiétude  
D'une tombe où l'Amour gîrait enseveli.

Vous croyez être seule en votre maison vide  
À voir les aubes naître et les soleils mourir,  
Seule à jeter vos jours au fond du gouffre avide,  
Seule pour travailler et seule pour souffrir.

Lorsque le soir d'automne a bruni vos fenêtres,  
Et que la lampe veille à vos rideaux fermés,  
Vous croyez que nul souffle, écho des autres êtres,  
Ne rompra le silence où vous vous enfermez.

Mais non: des âmes soeurs, qui vous semblent lointaines,  
Vous entourent en cercle et suivent tous vos pas,  
Et votre ombre se peuple, aux heures incertaines,  
De fantômes amis qui ne vous quittent pas.

Ils viennent avec vous porter les lourdes tâches,  
Ranimer les espoirs avec les souvenirs,

Affermir les instants où nous sommes tous lâches,  
Prêter leurs yeux aux pleurs et leurs coeurs aux soupirs.

Ils vous disent des mots de calme et de courage,  
Ils dispersent la brume où votre âme a flotté;  
Parfois, à votre insu , au sein noir de l'orage,  
Ils font luire l'éclair béni de la gaieté.

Et lorsque vous livrez vos sens raidis de fièvres  
Au sommeil sans amour qui ne peut reposer,  
Souvent un ami vient se pencher sur vos lèvres  
Et vous faites soudain le rêve d'un baiser.

## Sagesse

Elle m'a dit: « Soyons amis, mais sans excès,  
Sans rien de ces horreurs que l'amour autorise;  
Passe pour l'amitié, moins sujette aux accès,  
Qui sait garder les tons dans une teinte grise.

« Je veux des sentiments paisibles et discrets,  
Rien que tremper sa lèvre à la coupe qui grise,  
Frôler la passion, sans fièvres ni secrets,  
Et sur tout observer la mesure précise. »

Je croyais écouter la déesse Pallas,  
Et, disciple forcé, j'admirais en silence  
Cette raison si haute et si rigide, hélas!

Mais sur la borne étroite où leur pied se balance  
Je voyais, étourdis de ces sages accents,  
L'Amour et l'Amitié boudier en même temps.

## À deux amies

J'errais, lassé, sur une grève  
Rude, sans ombre et sans chemin;  
J'ai vu venir, comme en un rêve,  
Deux soeurs qui se donnaient la main.

Leur pas était ferme et paisible,  
Leurs yeux étaient calmes et doux,  
Malgré qu'une charge invisible  
Parfois fît ployer leurs genoux.

Leur front reflétait la lumière  
D'un espoir intime et vainqueur  
Quoiqu'une larme à leur paupière  
Jaillît des sources de leur coeur.

Leurs cheveux, à la brise folle  
Flottaient, pénétrés de rayons,  
Et dans l'azur leur auréole  
Semblait tracer de clairs sillons.

Mais derrière elles, tache sombre  
Sur l'argent des sables déserts,

L'âpre soleil projetait l'ombre  
Des maux qu'elles avaient soufferts.

Je respirai sur leur passage  
Des fleurs aux étranges parfums;  
C'étaient, fanés à leur corsage;  
Les lis de leurs amours défunts.

L'une était sérieuse et blonde;  
Son regard scrutait fixement  
Quelque énigme obscure et profonde  
Au fond du lointain firmament.

Elle marchait, sereine et sûre,  
Vers l'inaccessible horizon,  
Portant aux traits de sa figure  
Le Vouloir avec la Raison.

Et dans sa lèvre confiante  
Et dans son col presque hautain  
Se devinait l'âme vaillante  
En lutte contre le Destin.

L'autre, brune, était plus rêveuse :  
Son sein se gonflait d'un soupir  
Vers quelques île mystérieuse,

Là-bas, sur la mer de saphir;

Vers l'Ile idéal et choisie  
Où, pour faire un baume aux douleurs,  
La Tendresse et la Poésie  
Croîtraient partout comme des fleurs.

Toutes deux d'un cruel caprice  
Semblaient porter le joug trop lourd:  
L'une en vain cherchant la justice  
Et l'autre regrettant l'Amour.

Moi, soudain, de ma rêverie  
Suivant les mystiques chaînons,  
Je disais: Hélène et Marie,  
Que je sentais être leurs noms.

Et sans que j'eusse, ce me semble,  
Vers elles rapproché mes pas,  
Désormais nous marchions ensemble  
Et notre coeur n'était plus las.

## Mon coeur

Ah! mon coeur est un gouffe insondable et béant  
Où le Désir écume et bout comme une braise,  
Et, pauvres oiseaux fous qu'attirait le néant,  
Tous mes amours sont là tombés dans la fournaise.

Amours naïfs des jours de mes robes d'enfant,  
Amours sacrés, rayons de ma jeunesse austère,  
Amours cruels, qui brisiez l'âme en triomphant,  
Amours maudits, courbés de honte, et qu'il faut taire.

Les amours nés au choc d'un regard fugitif,  
Au charme d'un sourire, au tulle d'un corsage;  
Ceux qu'a lancés de loin au coeur inattentif  
L'arc rose d'une lèvre où l'aveu se présage.

Les amours patients et sûrs, calmes et doux,  
Faisant à l'âme comme un nid sur une cime,  
Et les amours trahis qu'on traîne à deux genoux:  
Tous mes amours sont là dans mon coeur, cet abîme.

Aucune n'a déserté l'abri vertigineux,  
Nul n'a péri, ployant au souffle qui l'embrase;

Tous sont vivants encore et, plaintif ou joyeux,  
Leur choeur chante toujours les larmes ou l'extase.

Tous mes amis d'hier et des passés lointains,  
Ceux qu'abrite mon toit, les autres dont l'absence  
A fait l'ombre plus vague et les traits incertains,  
Ceux que m'a pris la mort même, ou l'indifférence;

Mon coeur les garde tous, trésor pieux et cher,  
Sources de son ivresse et de ses agonies,  
Et les frissons anciens de l'âme ou de la chair,  
Il les revit dans leurs caresses rajeunies.

Qu'importe qu'il s'élançe à de nouveaux désirs  
En une soif d'aimer tyrannique et suprême?  
Il reste empreint du sceau des premiers souvenirs,  
Et tout ce qu'il chérit un jour, toujours il l'aime.

Il est inassouvi parce qu'il est profond,  
Il veut tout consumer parce qu'il est intense,  
Mais ce qui dans sa flamme invisible se fond  
Dure plus beau, paré d'une éternelle essence.

Laissez donc nos destins intimes se lier,  
Soeur nouvelle, chère âme, hier encore inconnue.  
Mon coeur vous attendait; l'âbime hospitalier

Se fait riant et doux pour votre bienvenue.

Prenez place, ma reine, au cercle radieux;  
Des amantes d'antan ne soyez point jalouse:  
Comme si l'univers ne portait que nous deux  
Vous m'aurez tout entier, ô ma millième épouse!

Que votre âme se ferme aux doutes obsesseurs;  
Qu'elle tende plutôt des lèvres fraternelles  
À celles qu'un destin mystique fit vos soeurs;  
Je vous aimerai mieux en vous aimant pour elles.

Notre tendresse ira plus pure se créant  
Pour avoir du Soupçon ignoré le fantôme,  
Et nos deux coeurs grandis feront un coeur géant  
Où la terre et les cieux sembleront un atome...

Ah! mon coeur est gouffre insondable et béant!



Cet ouvrage est le 30<sup>ème</sup> publié  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
n'est subventionné par aucun gouvernement  
et est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.